

NITASSINAN

NOUVEAU TERRAIN

Identité ^{au} Canada

Luttes ^{et aux} USA

et

Survie
des
Indiens

1.10.84

N°1



NITASSINAN

N°1-Octobre-Novembre-Décembre-1984

Publication trimestrielle du CSIA (Comité de Soutien
aux Indiens des Amériques): 3, rue CLAVEL 75019 PARIS

Permanence le Mardi de 20h30 à 21h30 (tél. 203-12-85)

Commission paritaire en cours-

Directrice de publication: Danielle Faure-

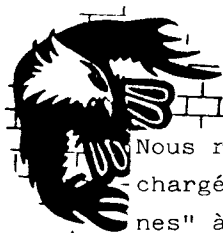
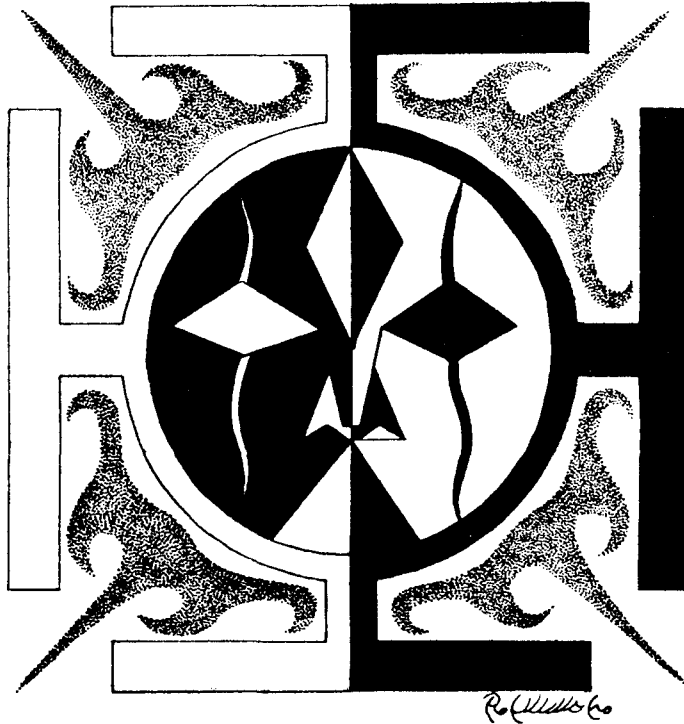
Rédaction-Composition:

-Stéphane Bozellec

-Marcel Canton

Impression: Edit 71,

22, rue d'Annam 75020 PARIS



Nous remercions Roger RENAUD,
chargé du cours "Luttes indien-
nes" à l'UER d'Ethnologie de
Jussieu, pour les textes et a-
nalyse qu'il a bien voulu nous
prêter et qui ont servi à l'é-
laboration de ce dossier.

SOMMAIRE

	PAGES
INTRODUCTION.....	1
BANDE DESSINEE : <u>Le Nouveau Monde arrive</u>	2
Dossier : <u>REPRENDRE LE CONTROLE DE NOTRE DESTIN</u>	3
<u>QUI EST LEONARD PELTIER ?</u>	18
<u>L'EDUCATION DES JEUNES INDIENS</u>	25
CONTE : <u>COYOTE</u>	31
LA POESIE INDIENNE.....	33
NOUS AVONS LU.....	35
NOUS AVONS VU.....	38





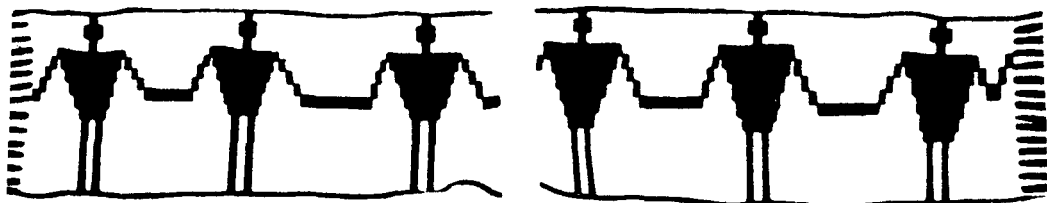
introduction

Vous avez entre les mains le premier numéro de NITASSINAN . Nous vous en souhaitons bonne lecture et espérons que celle-ci vous apportera autant de plaisir qu'à nous en le rédigeant. Nous l'avons voulu beau, car la beauté est une des constituantes de la vie indienne, aussi avons-nous attaché une importance particulière à sa présentation.

Nous sommes conscients du fait que publier un périodique en ces moments de crise aussi bien économique qu'idéologique constitue une gageure. Nous la risquons parce que nous pensons que faire connaître ce que sont les peuples Indiens des Amériques et ce qu'ils défendent est important aussi bien pour nous que pour eux. Il existe par ailleurs d'autres sources d'information les concernant tels la lettre du "Réseau d'urgence" de Nantes et le bulletin mensuel "Amérique Indienne" etc... Leur travail est important et nous leur souhaitons longue existence. Le but de notre publication est : à partir de dossiers documentés, aider les personnes qui s'intéressent à la cause Indienne à disposer d'une base de réflexion leur permettant de comprendre en profondeur ce qui est en jeu dans les luttes ponctuelles. Ainsi, nous avons en préparation des dossiers traitant du domaine historique, des analyses et des réflexions sur certains concepts admis comme allant de soi, ainsi que des études concernant les femmes, les enfants, les prisonniers politiques Indiens, le pillage des ressources naturelles sur les territoires réservés, les conséquences des multiples pollutions dont il est en partie responsable, des expériences concrètes de mise en pratique de la souveraineté des Nations telles que Ganienkeh et le camp Yellow Thunder. etc...

Bien entendu, si vous voulez nous aider vous êtes les bienvenus : nous attendons avec impatience vos critiques et vos suggestions, aussi, n'hésitez pas à nous écrire! N'hésitez pas non plus à vous abonner : vous nous donnerez ainsi les moyens de continuer et de nous améliorer. Et si vous vous sentez des dispositions et des compétences pour travailler sur un dossier ou que la traduction à partir de l'anglais ou de l'espagnol soit un de vos passe-temps favoris, alors ne vous gênez surtout pas pour nous le faire savoir!

MERCI DE VOTRE SOUTIEN !





REPRENDRE

LE CONTROLE



DE NOTRE DESTIN

"Ce qui est le plus étrange c'est qu'ils ne s'autorisent même pas à profiter de ce que nous pourrions leur apporter. Ils prennent seulement nos noms, notre pensée. Ils ne comprennent pas comment nous sommes et qui nous sommes."

Bill Wapehpah (dans Dédale n° 1 nov. 81)



Dans l'article qui suit nous allons faire une brève présentation de la pensée des Indiens d'Amérique du Nord et de leur perception du monde ceci afin de mieux faire comprendre sur quelles bases ils luttent actuellement. Cette présentation consiste principalement en une sélection de textes Indiens accompagnés de courts commentaires. Cet article n'est qu'une introduction rapide et générale d'un sujet qui sera développé dans les prochains numéros de NITASSINAN.

Malgré les siècles de tentative de destruction menée à leur encontre les Indiens ont préservé l'essentiel : ils n'ont jamais renoncé à eux-mêmes, à leur altérité pour s'adapter à un mode de vie qui, non content d'avoir envahi leur territoire prétend être la seule alternative possible pour eux : au siècle dernier, le mot d'ordre était "Ils doivent s'assimiler ou disparaître" alors qu'en notre siècle on veut en faire "des citoyens comme les autres". Et parce qu'ils refusent de s'intégrer dans la société américaine ou canadienne considérées comme les modèles des sociétés occidentales, ils nous font savoir qu'ils n'ont pas foi en le fait que notre société soit l'aboutissement logique et inévitable de l'Evolution et de l'Histoire. Ils nous affirment que la différence a le droit, sinon le devoir d'exister et que la diversité fait partie de la vie. En cela ils nous permettent de jeter un regard extérieur sur notre propre société et sur les alternatives qu'elle propose concernant la survie de la création. C'est pourquoi la parole des Indiens nous concerne véritablement car en fin de compte elle nous parle de nous, de nos choix et surtout elle nous renvoie sans cesse à notre responsabilité par rapport à la vie et à l'univers. Non pas qu'ils veuillent nous convertir à quoi que ce soit, ils n'ont jamais pratiqué le prosélytisme, mais plutôt qu'ils nous invitent à éveiller nos consciences avant qu'il ne soit trop tard.





"Les Indiens protestent plus au nom de la terre qu'en leur propre nom. Ils ne disent pas : "Voyez ce que les Blancs ont fait de nous.", ils disent toujours : "Voyez ce que les Blancs ont fait de notre Mère la Terre."

Extrait d'une interview de Mr R. Jaulin.

Les Indiens établissent avec la terre des relations d'amour, de respect et de protection. Ainsi, l'idée que la terre puisse être vendue et considérée comme une propriété exploitable était irrecevable pour eux. Seattle déclarait à la fin du siècle dernier que : "La Terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la Terre." Bien entendu, de telles conceptions s'opposaient à la convoitise du gouvernement américain et aux revendications en terre des colons.

En 1877, le Général Howard de l'armée américaine rapportait que :

"Toohoolzooté, le grogneur à l'esprit mal tourné... discourait comme à son habitude de la Terre comme si elle était sa mère et qu'à ce titre elle ne devait pas être remuée par une houe ou une charrue, que les hommes devaient assurer leur subsistance avec ce qu'elle produit naturellement etc... Il se révoltait contre la violence qui allait séparer les Indiens des terres qui constituaient pourtant leur patrimoine... On lui répondit : " Nous ne voulons pas nous ingérer dans votre religion, mais nous devons plutôt parler de choses pratiques. Vous nous avez répété plus de vingt fois que la terre est votre mère... Nous ne voulons plus entendre ce refrain. Arrivons-en aux faits et passons aux affaires sérieuses une fois pour toutes."

(Cité par Josephy 1971 XI trad. de "Recherches Amérindiennes au Québec Vol. XII n°3. 1983.)

Il était, de toute évidence hors de question pour ce zélé serviteur des intérêts du gouvernement américain de comprendre le point de vue des Indiens et encore moins d'en tenir compte. Pour lui, seule était "affaire sérieuse" l'idéologie qu'il représentait. Il était plus simple pour lui de refuser avec agacement et grossièreté "d'entendre ce refrain" que de courir le risque d'être amené à devoir se poser des questions sur son rôle et la légitimité de la politique coloniale de son gouvernement.

Seattle, contraint à vendre le territoire de sa nation montrera avec lucidité, dans sa déclaration au gouvernement américain, en 1854, les conséquences désastreuses de cette incompréhension.

"Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas nos voies. Un morceau de terre est pour lui semblable au suivant car il est un étranger qui arrive la nuit et arrache à la terre tout ce dont il a besoin. La terre n'est pas son frère mais son ennemi et lorsqu'il l'a conquise il s'en va. Il laisse la tombe de ses pères derrière lui sans s'en soucier. Il vole la

terre à ses enfants et ne s'en soucie pas. La tombe de ses pères et les droits de ses enfants sont oubliés, il traite sa Mère la Terre et son frère le Ciel comme des objets que l'on peut acheter, dépouiller, vendre comme des moutons ou des perles clinquantes. Son appétit dévorera la terre et ne laissera derrière lui qu'un désert." (Discours de Seattle. 1854.)

Les Indiens établissent avec la terre un rapport charnel essentiel à leur vie, à leur équilibre physique et psychologique, à leur sagesse :

"Le Lakota était empli de compassion et d'amour pour la nature. Il aimait la terre et toutes les choses de la terre. Et son attachement grandissait avec l'âge. Les vieillards étaient - au sens propre - amoureux du sol et ne s'asseyaient ni ne se reposaient à même la terre sans le sentiment d'approcher des forces maternelles. La terre était douce sous la peau et ils aimaient à ôter leurs mocassins et à marcher pieds nus sur la terre sacrée. Leurs tipis s'élevaient sur cette terre dont leurs autels étaient faits. L'oiseau qui volait dans les airs venait s'y reposer et la terre portait sans défaillance tout ce qui vivait et poussait. Le sol apaisait, fortifiait, lavait et guérissait.

C'est pourquoi les vieux Indiens se tenaient à même le sol plutôt que de rester séparés des forces de vie. S'asseoir ou s'allonger ainsi leur permettait de penser plus profondément, de sentir plus vivement; ils contemplaient alors avec une plus grande clarté les mystères de la vie et ils se sentaient plus proches de toutes les forces vivantes qui les entouraient.

Ces relations qu'ils entretenaient avec tous les êtres sur la terre, dans le ciel ou au fond des rivières étaient un des traits dominants de leur existence. Ils avaient un sentiment de fraternité avec le monde des oiseaux et des animaux qui leur gardaient leur confiance. La familiarité était telle entre certains Lakotas et leurs amis à plumes ou à fourrure, que, tels des frères, ils parlaient le même langage.

Le vieux Lakota était un sage. Il savait que le cœur de l'homme éloigné de la nature devient dur; il savait que l'oubli du respect dû à ce qui pousse et à ce qui vit amène également à ne plus respecter l'homme. Aussi maintenait-il les jeunes gens sous la douce influence de la nature.

(Chef LUTHER STANDING BEAR
texte extrait de "Pieds nus sur la Terre Sacrée.")





"Qu'est-ce que l'homme sans les animaux? Si tous les animaux étaient partis, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Car tout ce qui arrive aux animaux aussi arrive à l'homme. Toutes les choses sont liées."

SEATTLE

Pour les Indiens tout ce qui existe est lié par une dépendance réciproque parce que nous partageons la même terre et que l'univers est association. Toute existence trouve dans l'univers ce qui est nécessaire à sa vie et inversement, toute existence participe à la vie de son milieu, contribue à le transformer. Il en est ainsi des êtres vivants comme de la matière et des phénomènes et le cercle est le symbole de cette interaction sans commencement ni fin :

"En ce qui nous concerne le cercle est le symbole des hommes et des femmes rassemblés autour du feu de camp, parents et amis réunis en paix pendant que le calumet passe de main en main. Le camp dans lequel chaque tipi avait sa place forme aussi un cercle. Le tipi est un cercle où l'on s'assoit en cercle; toutes les familles du village sont également des cercles dans ce cercle, lui-même partie de la plus grande boucle que forment les sept feux de camp des Sioux, représentant la nation Sioux. La nation est seulement une partie de l'univers, en lui-même circulaire et fait de la terre qui est ronde, du soleil qui est rond des étoiles qui sont rondes; et la lune, l'horizon l'arc-en-ciel sont aussi des cercles, sans commencement ni fin.

A nos yeux, cela est beau et tout à fait approprié, symbole et réalité en même temps, expression de l'harmonie et de la nature. Notre cercle se répand sans fin, éternellement; il est la vie émergeant de la mort - la vie qui a apprivoisé la mort."

TAHCA USHTE.
"De Mémoire Indienne"
Plon Coll. Terre Humaine. 1977.



Il n'y a pas de hiérarchie dans l'univers, la vie ne se donne à personne en propre et le soleil brille aussi bien pour le brin d'herbe que pour la fourmi ou pour l'homme. Chaque être est dans chaque instant de sa vie un aboutissement momentané de la vie universelle : en lui s'unifient des chaînes infinies de causalités et il déclenche lui-même des chaînes infinies de conséquences. En quelque sorte chaque être est le centre du monde et en cela chaque être est sacré parce que unique :

"La Création est définie par chaque être comme un poisson définit la forme de l'eau et chacun de nos gestes provoque des ondulations à travers la création entière. Rien n'existe sans ce qui l'entoure. Nous sommes part les uns des autres, nécessaires pour la vie des uns des autres. La Création est une. On n'a pas de frontière. Chacun est le centre. Les ondulations sont infinies..."

HIGH PINE. (R. Renaud opti-cité)

C'est ce qu'expriment les Lakotas (Sioux) en disant que tout être est "WAKAN", c'est à dire : mystérieux, magnifique, impossible à comprendre dans sa totalité, sacré. Tout être, toute chose, si infimes ou insignifiants qu'ils puissent paraître ont chacun un esprit - un pouvoir qui leur appartient en propre et qui peut être défini comme une énergie vitale :

"Umane représente l'énergie en réserve de la terre. Je veux dire par là que le Grand Esprit répand une somme d'énergie fabuleuse, inimaginable - cailloux, fourmis, feuilles, tourbillons du vent. Tout ce que vous voudrez..."

TAHCA USHTE. Opti cité

Pour les Indiens, le monde naturel est celui de la diversité : chacun y a une place dans la mesure où il vit en harmonie avec ce qui l'entoure. On peut donc trouver chez eux une reconnaissance de la différence fondée sur une observation très fine de la nature.

"Depuis l'enfance, j'ai observé les feuilles les arbres et l'herbe et je n'en ai jamais vu deux absolument pareils. Ils peuvent se ressembler mais en les examinant j'ai trouvé qu'ils différaient sensiblement..."

OKUTE
"Pieds nus sur la Terre Sacrée."



Cette diversité se retrouve dans la façon de percevoir le temps; il y a une infinité de temps : le temps de l'insecte, de la montagne, des saisons, de la végétation, de la rivière, de la communauté, de l'existence individuelle etc... Temps qui se croisent - chaque moment est lié à d'autres et chaque moment est unique :

"Notre perception du temps est sphérique, il n'y a pas de passé ou de futur car ils sont un avec le présent. Chaque point du temps est lui-même l'interaction unique d'une infinité d'événements depuis le début du temps - avec d'infinies conséquences - comme chaque point de l'espace est le centre de l'univers, chaque point du temps est le centre du temps - le moment unique et précieux pour lequel la terre s'est préparée depuis son commencement.

Rien ne progresse, n'avance ou ne s'améliore. Chaque chose contient tout ce qu'elle a été et ce qu'elle sera. Un arbre haut de trois n'est ni supérieur, ni inférieur à un arbre haut de trente pieds. Il n'est jamais supérieur ou inférieur à ce qu'il a été ou sera. Il doit toujours être en harmonie avec lui-même."

HIGH PINE
Akwasasne Notes.

Extrait d'une anthologie à paraître dans le cadre de l'U.E.R. "Luttes Indiennes" de Mr. R. Renaud



COMPLEMENTARITE ET RECIPROCITE.

Georges :

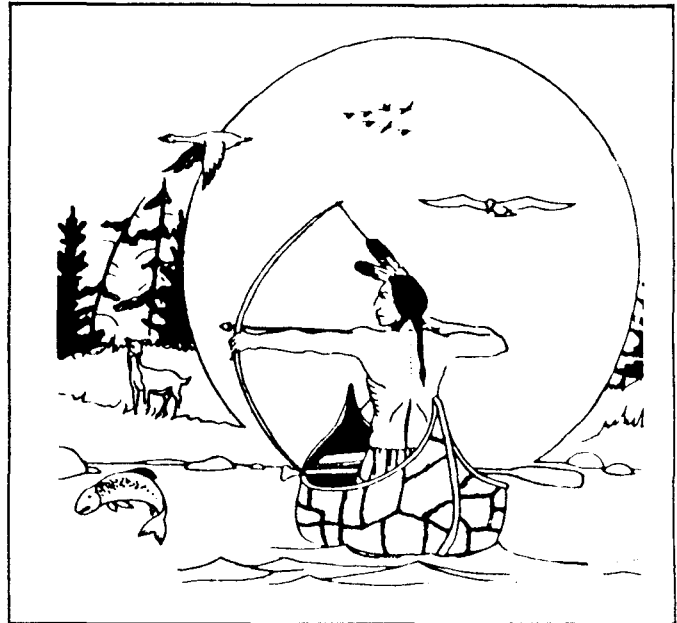
[Pour les Indiens] Dieu est l'herbe, la terre, l'ensemble de la nature. C'est le point essentiel de la spiritualité. Un Indien pense qu'il a le droit de tuer un animal pour le manger même s'il le considère comme son frère. Quand un Indien meurt il va dans la terre et fertilise l'herbe pour ses frères les animaux. Ceux-ci sont faits pour être mangés et non pour être utilisés en tant que trophés. Si vous en tuez un vous devez manger sa viande, vous servir de sa fourrure, de sa peau, vous servir de toutes les parties de son corps."

Extrait d'un article du journal américain Voice. 1973.

Les Indiens considèrent que chaque vie est sacrée, différente, égale à toute autre vie, complémentaire. Un animal chassé, une plante cueillie ou cultivée, ont droit au respect.

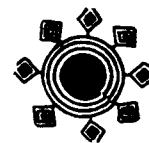
"Je ne tue jamais un oiseau ou un autre animal sans malaise en moi. Tous les vrais chasseurs doivent avoir ce sentiment qui les empêche de tuer rien que pour le plaisir de tuer. Il n'y a rien de drôle à détruire simplement de la vie et le Grand-Esprit met cette ombre dans votre cœur, quand vous détruisez ses créatures."

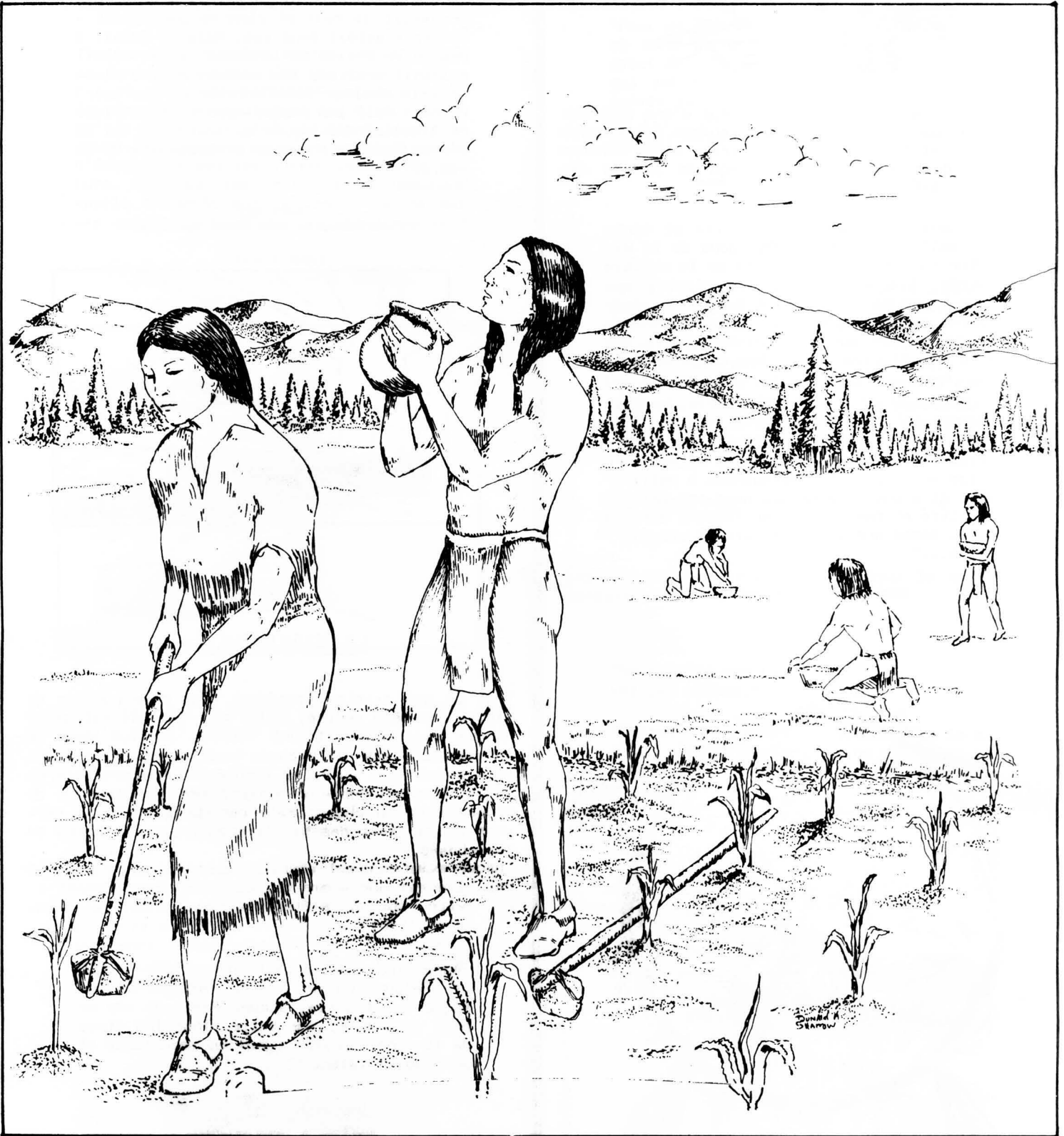
J. FRIDAY (Cree) Spoken
R. Renaud. Opti cité

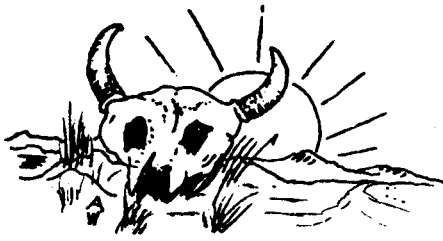


Comme le maïs est une des sources principales de notre vie, en son honneur nous chantons. Nous chantons même la croissance de ses racines, comme il se plante dans le sol et comme il en jaillit, comme il s'éclaire de noeud en noeud, comme il émet son épi, comme il en recouvre la tête, comme il en orne la tête d'une plume, comme il invite les hommes à venir le sentir, l'ouvrir, voir son fruit, comme il invite l'homme à goûter son fruit." Nation Omaha

R. Renaud. Opti cité



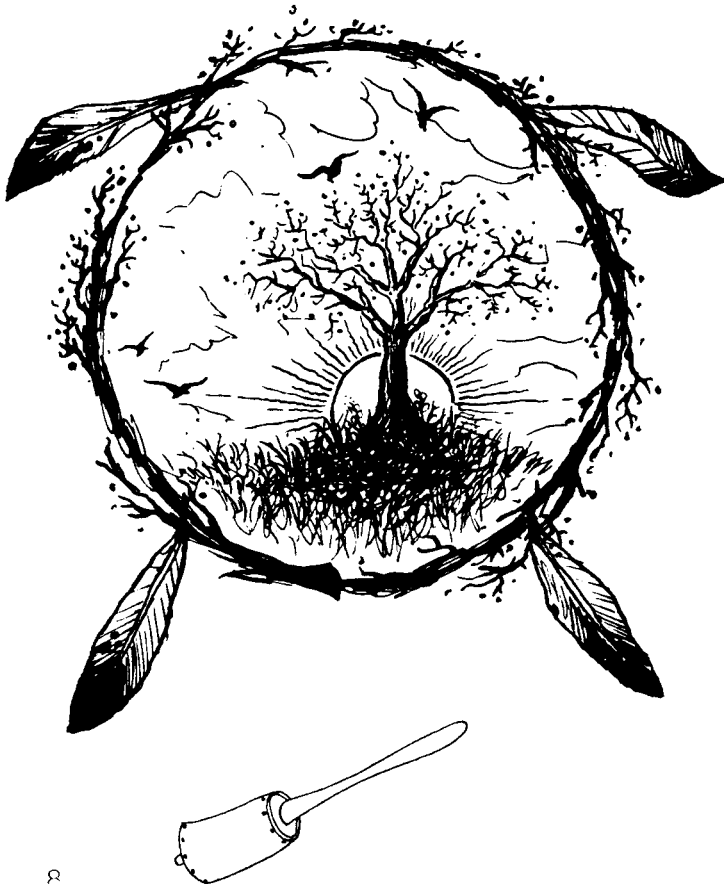




La mort prend alors le sens d'une restitution : lorsque nous mourons nous rendons notre corps à la terre et à ceux qu'elle nourrit, ainsi rendons nous les dons que nous avons reçu de la vie des plantes et des animaux.

"La mort est part de toute vie et toute vie naît de la mort. Nous tuons de la manière sacrée et nous mourons de la manière sacrée. Les animaux et les plantes que nous tuons pour vivre sont tués avec révérence, respect, gratitude et amour et avec la conscience que nous rendons cette vie avec nos propres corps. Nos corps ne sont pas "nôtres" mais de la Terre-Mère, qui nous permet de vivre de ses autres enfants Elle passe continuellement à travers nous, comme nous recevons ses enfants dans nos corps et leur donnons de notre corps. A notre mort nos corps retournent à notre mère et à ses enfants qui nous ont permis de vivre et nos esprits se fondent dans le flux, comme une vague retourne à une rivière..."

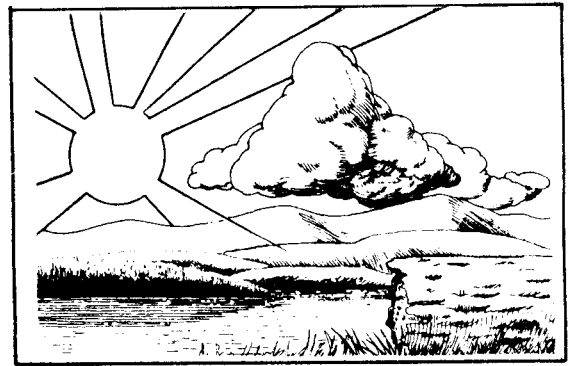
HIGH PINE. R. Renaud. Opti cité.



Cette réciprocité est la condition même de la vie car rien ne peut exister seul; le soleil lui-même - sans lequel aucune vie ne serait possible - ne serait sans les planètes qu'une boule de feu brûlant dans le vide.

"Toute créature vivante, toute planète tire sa vie du soleil. Si le soleil n'était pas ce serait la nuit et rien ne pousserait - la terre serait sans vie. Mais le soleil a besoin de l'aide de la terre. Si le soleil agissait seul sur les animaux et les plantes, la chaleur serait telle qu'ils mourraient. Mais les nuages apportent la pluie et l'action conjuguée du soleil et de la terre fournit l'humidité nécessaire à la vie..."

OKUTE. 1911.
Pieds Nus sur la Terre Sacrée. Opti cité.



LA SOUVERAINETE

Tout ce qui existe, procédant d'un même pouvoir de vie, d'une même source, d'une même énergie est sacré. Chaque existence est une liberté absolue dans ce qu'elle est; les différences sont reconnues, respectées en ce sens qu'elles témoignent du caractère unique, irremplaçable dans le temps et l'espace de chaque être ou chose, mais ces différences ne servent pas à créer des hiérarchies entre ces êtres ou ces choses. Chaque existence est absolue, souveraine, injugeable car elle est une somme qui dépasse l'entendement - et cette notion s'étend à toute la création.

"Aucun individu ne peut en contrier un autre, aucune nation ne peut imposer ses usages à une autre, aucune forme de vie ne peut en dominer une autre. Tous les êtres de la création sont égaux en importance et absolus en valeur."

HIGH PINE. (R. Renaud opti-cité)



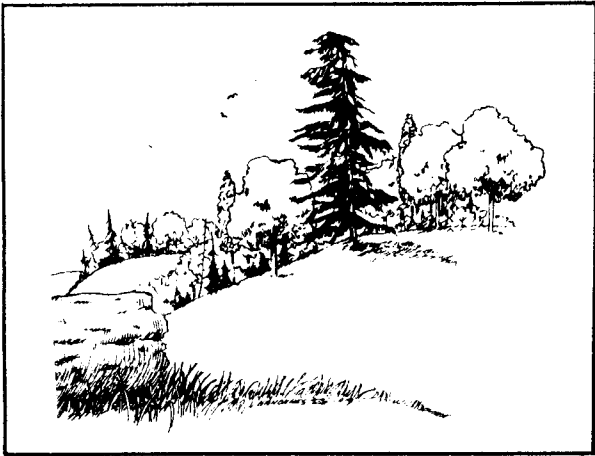
Chaque chose et chaque être étant respectés pour ce qu'ils sont, deviennent source de connaissance à travers une observation quotidienne.



"Saviez-vous que les arbres parlent? Ils le font cependant! Ils se parlent entre eux et ils vous parleront si vous savez les écouter. L'ennui avec les Blancs c'est qu'ils n'écoutent pas! Ils n'ont jamais écouté les Indiens aussi je suppose qu'ils n'écouteront pas les autres voix de la nature. Pourtant les arbres m'ont beaucoup appris : tantôt sur le temps, tantôt sur les animaux, tantôt sur le grand esprit."

TATANGA MANI.

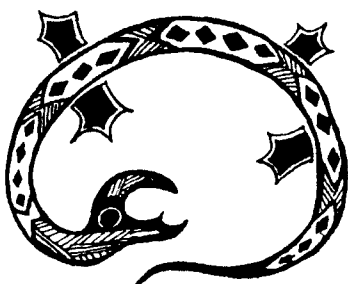
Pieds nus sur la Terre Sacrée.



Ainsi le droit à l'existence et au partage d'un même territoire est-il reconnu à tout être.

"Regardez, mes frères, le printemps est venu : la Terre a reçu les baisers du soleil et nous verrons bientôt les fruits de cet amour!

Chaque graine est éveillée et de même tout animal est en vie. C'est à ce pouvoir mystérieux que nous devons, nous aussi notre existence et c'est pourquoi nous accordons à nos voisins, même à nos voisins animaux, autant de droit qu'à nous d'habiter cette terre." TATANKA YOTANKA.



Chaque être a le droit d'être ce qu'il est et reste libre de sa pensée et de son jugement. Il n'y a pas de dogme, de système "universel" d'interprétation du monde car chaque être, chaque peuple pense ce qu'il doit penser en fonction de sa situation spécifique et n'a de leçon à recevoir de personne.

"Pour ma part, je pense que dans la mesure où nous avons une raison, nous avons le droit de nous en servir pour déterminer ce qui est bien ou mal et que nous devons suivre la route que nous pensons être juste (...) je crois que chaque homme doit décider de sa propre route."

BLACK HAWK.

Autobiography. R. Renaud opti cité.



"C'est de la souveraineté de l'individu que vient la souveraineté de la nation... Si une nation ne respecte pas la liberté et l'importance égale de tous les individus en son sein ou en dehors d'elle, elle ne vit pas en harmonie avec la création et ainsi perd sa véritable souveraineté donnée par le Créateur. Ses membres ne feront pas un, elle devra utiliser la force."

HIGH PINE. R. Renaud. Opti cité.

Les Indiens ont toujours pratiqué le relativisme culturel.

"Nous avons nos façons de faire et vous avez les vôtres."

"Chacun doit apprendre par lui-même la sagesse la plus haute. Elle ne peut être enseignée."

SMOHALLAH.

R. Renaud. Opti cité.



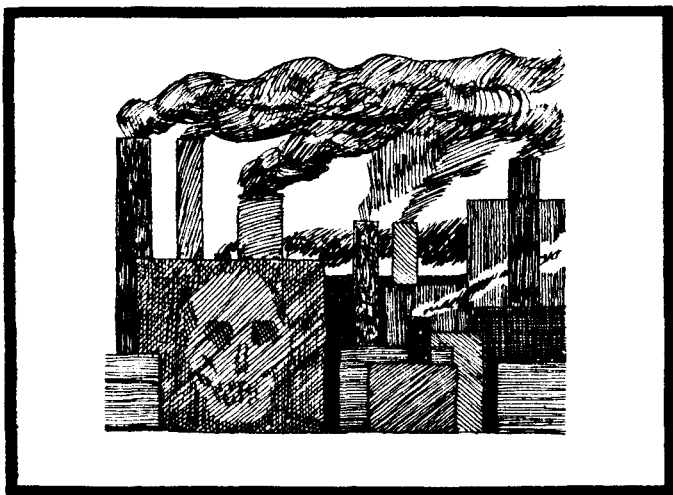
DONNER NOUS AFFIRME DANS
NOTRE NATURE D'INDIENS.

Les sociétés Indiennes ont établi avec l'univers et à l'intérieur d'elles-mêmes des relations de don et de réciprocité. La générosité est la qualité la plus appréciée parmi eux; un homme qui accumule les biens matériels, laissant les autres membres de sa communauté manquer du nécessaire ne suscite que le mépris ou l'hostilité. Cette caractéristique des sociétés Indiennes se heurte à l'opposition des autorités américaines (en particulier au Welfare ou "bien être social") qui y voient la preuve de l'immaturité économique des Indiens. D'après leur point de vue il s'agirait d'une forme de gaspillage qui serait responsable de la misère sur les réserves. C'est oublier un peu trop facilement le pillage des terres Indiennes et faire semblant d'ignorer que sans cette solidarité jusque dans la misère la plus désespérée un nombre encore plus important d'Indiens seraient morts d'une des armes utilisée pour les soumettre : celle de la faim.

"Mon vieil oncle abandonnait quelquefois une génisse ou un veau devant la maison d'un parent pauvre. Il me disait souvent "la nourriture, ce n'est pas seulement pour qu'elle traverse le corps. Il y a des esprits dans la nourriture et ils nous regardent. Si vous êtes chiche, l'esprit se retirera disant : "Cet individu les attache avec des saucisses, je n'ai rien à faire avec lui." mais si vous partagez votre nourriture avec autrui, l'esprit bénéfique ne vous quittera plus..."

"...Ils nous menacent du doigt quand nous festoyons. Ce qu'ils essaient de nous faire avaler, c'est que les pauvres ne doivent pas se permettre d'être généreux. Mais si nous continuons à nous faire des dons, c'est que donner nous affirme dans notre nature d'Indiens."

De tout temps les Indiens ont jeté un regard lucide sur les conséquences de l'avidité en biens matériels des occidentaux : repli sur soi, peur de l'autre, mentalité de consommateur, accumulation par un petit nombre aux dépens des autres...



"Cependant, écoutez-moi, mes frères, nous devons maintenant compter avec une autre race - petite et faible quand nos pères l'ont rencontrée pour la première fois, mais aujourd'hui devenue tyrannique. Fort étrangement, ils ont dans l'esprit de cultiver le sol et l'amour de posséder est chez eux une maladie. Ce peuple fait des lois que les riches peuvent briser mais non les pauvres. Ils prélèvent des taxes sur les pauvres et les faibles pour entretenir les riches qui nous gouvernent. Ils revendiquent notre mère à tous, la terre, pour eux seuls et ils se barricadent contre leurs voisins..."

TATANKA YOTANKA (Sitting Bull).
Pieds nus sur la Terre Sacrée.



"Les Sioux ont un nom pour les hommes blancs. Ils les appellent Wasicun - râfleurs de graisse. C'est un nom qui fait l'affaire parce que de la terre vous vivez grassement. Mais ça n'a pas l'air de vous avoir réussi. En ce moment même vous ne paraissez pas tellement bien portants - bien gros, oui, mais pas bien portants. Les Américains sont élevés comme on gave les oies - pour faire des consommateurs, pas pour faire des êtres humains."

TAHCA USHTE.
Opti cité.



Cet appétit de gain, ce manque de respect pour la terre et pour la vie en général qui établit les rapports avec le monde et avec les hommes en terme de domination et d'exploitation, est lourd en conséquences pour l'avenir même de la planète.

"L'homme blanc dans son indifférence pour la signification de la nature a profané la face de notre mère la Terre. L'avancée technologique de l'homme blanc s'est révélée comme une conséquence de son manque d'intérêt pour la voie spirituelle et pour la signification de tout ce qui vit. L'appétit de l'homme blanc pour la possession matérielle et le pouvoir l'a aveuglé sur le mal qu'il cause à notre Mère la Terre dans sa recherche de ce qu'il appelle les ressources naturelles."

Lettres des traditionalistes HOPI à Nixon.
"Pieds nus sur la Terre Sacrée."



"L'espèce humaine est aujourd'hui confrontée à la question même de sa survie. Le mode de vie connu sous le nom de Civilisation Occidentale s'engage sur un chemin de mort où sa propre culture ne fournit pas de réponses valables. Confrontés à la réalité de leur propre capacité destructrice, ils ne peuvent qu'aller de l'avant vers des zones de destruction encore plus efficaces. L'apparition du plutonium sur cette planète est le signal le plus clair que notre espèce est en danger. C'est un signal que la plupart des Occidentaux ont choisi d'ignorer.

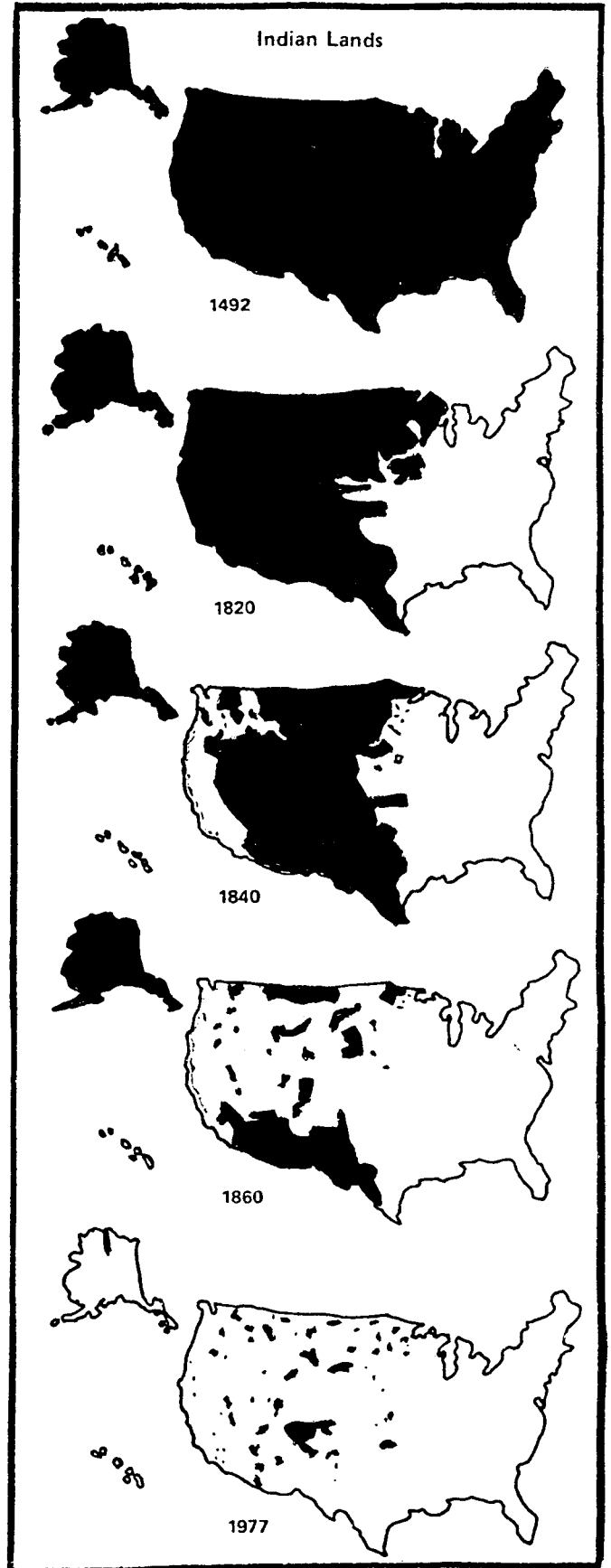
L'air est vicié, les eaux sont empoisonnées, les arbres meurent et les animaux disparaissent. Nous pensons que même les systèmes climatiques sont en train de changer..."

Pour un Eveil de la Conscience.
AKMESASNE NOTES. Trad. CISIA de Nantes.

"Nous savons que la vie est menacée, notre Mère la Terre est menacée et l'humanité avec elle.

...Pour que l'humanité survive, il faut comprendre les nécessités spirituelles, l'égalité de toutes les formes de vie..."

OREN LYONS
Onondaga Nation.



C'est pour ces raisons que les Indiens pensent que si nous voulons survivre il faut libérer tout ce qui a été dominé, exploité, souillé et pas seulement l'être humain qui ne peut exister sans les autres formes de vie.

"Il faut que les peuples qui vivent sur cette planète en finissent avec le concept étroit de libération de l'homme et qu'ils commencent à voir que la libération est quelque chose qui doit être étendu à l'ensemble du Monde Naturel. Ce qu'il faut c'est la libération de toutes les choses qui entretiennent la vie : l'air, les eaux, les arbres - tout ce qui entretient la trame sacrée de la vie."

Pour un Eveil de la Conscience.
AKWESASNE NOTES. Trad. CISIA de Nantes.



Pour les Indiens il s'agit de prendre conscience des conséquences logiques de nos actes en dehors de toute attitude moralisante : en ne respectant pas la terre et ce qui nous entoure nous ne nous respectons pas nous-mêmes et tôt ou tard cela sera générateur de souffrances.

"Apprenez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol c'est comme s'ils crachaient sur eux-mêmes...Contaminez votre lit et une nuit vous suffoquerez dans vos propres déjections"...

..."Tout ce qui arrive à la Terre arrive aux fils de la Terre. L'homme n'a pas tissé la trame de la vie. Il n'en est qu'un des fils. Tout ce qu'il fait à la trame il se le fait à lui-même..."

SEATTLE



La vie dite "moderne" n'est pas seulement préjudiciable à l'homme sur le plan physique mais elle porte aussi atteinte à son psychisme :

"Il n'est pas démontré que l'environnement construit puisse être à lui seul générateur de maladie mentale. Cependant..."P. Sivadon.

...Cependant ces dix dernières années le nombre des consultations en psychiatrie a augmenté de 250% en France, augmentation propre à tous les pays fraîchement industrialisés.

L'homme idéal des sociétés industrielles devrait être sans blocage, sans attache. "Un intérimaire permanent" selon la formule de Robert Castel. Alors la ville lui crée des réflexes conditionnés, des automatismes socio-culturels qu'il rejette parfois."

Quotidien du salon du livre. 1983.

Le modèle de développement humain valorisé par l'Occident à travers la littérature, le cinéma, la télévision et les autres médias est celui de l'homme détaché de tout lien, de toute racine, de tout sentiment d'appartenance : c'est le "self made man", combattant un environnement hostile, souvent seul contre tous, prêt à tout pour sa réussite individuelle; c'est l'aventurier seul et loin de son foyer qui ne s'attache à personne, sacrifiant tout à l'illusion de son indépendance. Pour les Indiens ce modèle n'est pas viable, il est facteur de déséquilibre de tensions internes insupportables. L'atomisation des individus écrasés sous le poids de leurs propres problèmes, qu'ils doivent résoudre seuls, débouche sur un sentiment d'impuissance face à un système qui les écrase.

"Quand je voyage à travers l'Amérique et que j'observe l'ensemble des blancs, je me rends compte qu'ils ne se sentent pas opprimés, ils se sentent impuissants. Quand je voyage au milieu de mon peuple, je constate que nous ne nous sentons pas impuissants, nous nous sentons opprimés. Nous ne voulons pas faire l'échange. Nous voyons le génocide physique qu'ils tentent de nous faire subir et nous comprenons qu'ils ont fait subir un génocide psychologique à leur propre peuple et c'est le marché qu'ils nous proposent : en échange de notre survie nous devrions tomber sous leur dépendance, nous devrions ne plus comprendre notre véritable relation avec la Terre."

JOHN TRUDELL. American Indian Movement.





Pour que l'homme retrouve un équilibre, il faut qu'il renoue des liens avec ce qui l'entoure, avec la terre et avec les autres hommes, pour les Indiens il s'agit d'une démarche spirituelle, mais la spiritualité n'est-elle pas "la plus haute forme de conscience politique"? (Pour un éveil de la conscience.)

"Pour le peuple Hopi, comme pour tous les peuples indiens, il faut que l'homme revienne d'urgence à une existence beaucoup plus naturelle; beaucoup plus en osmose avec la terre, où les relations d'homme à homme redeviendront ce qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être. Pour que notre monde d'aujourd'hui continue à exister, il faut en revenir à une philosophie basée sur la nature et à une certaine spiritualité. Comprenez-moi bien, la religion c'est le rite, la pratique, les cérémonies tandis que la spiritualité, c'est un état d'être, c'est la conduite de l'être humain

La spiritualité devrait en fait être le but de notre existence ici. C'est à dire promouvoir la vie mais aussi la santé mentale. Or que voyons-nous aujourd'hui? Des rites sont mis en place, les religions sont institutionnalisées. Tout cela pour mieux contrôler l'homme, jusqu'à lui faire faire la guerre contre son propre frère sous n'importe quel prétexte. Il faut donc oublier les rituels et en revenir à une spiritualité vraie.

On ne résoudra les problèmes qui se posent aujourd'hui à l'homme que lorsque l'on aura rétabli les grands équilibres : entre les hommes et la terre et entre les humains eux-mêmes. Ce qui veut dire qu'il faut arrêter de détruire la terre. Sans la nature dont nous faisons partie intégrante nous ne vivrions pas. J'ai l'air de dire des évidences et pourtant il me semble judicieux de rappeler que la technologie, aussi puissante soit-elle, ne pourra jamais créer la vie, ni la terre, ni la mer.

-Thomas BANYACYA



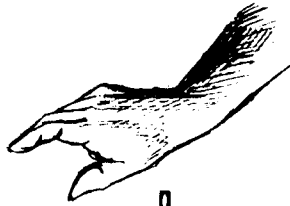
Une des idées les plus communément admises est celle que les Indiens sont en danger et que leur avenir est compromis. Ne pourrait-on pas aussi se poser la question: de quel avenir nous disposons, parce qu'en fin de compte sommes-nous mieux lotis que les Indiens en ce qui concerne notre propre avenir? Quel avenir nous prépare ce que nous appelons la "civilisation" en dehors de ses crises à répétition, de ses tyrannies, de ses fanatismes, de ses guerres, de son économie parasitaire et de ses inquiétudes? Quel avenir sinon une marche en avant suicidaire, présentée comme la seule alternative possible?

"La civilisation occidentale qui a transformé les agriculteurs en paysans et en ouvriers traités non plus en êtres humains mais en marchandises comme toutes les choses de la terre, au bénéfice des multinationales exploiteuses, a détruit notre économie et mis en danger nos structures politiques, sociales, notre culture. Il s'agit d'un véritable génocide. Mais vous aussi, occidentaux, vous êtes aujourd'hui menacés. Votre civilisation détruit le Monde Naturel. Les rivières sont polluées, les forêts détruites, les animaux disparaissent. Il vous faut toujours davantage de matières premières et surtout toujours davantage d'énergie. La bombe à neutrons, les centrales nucléaires sont un grand danger pour la terre. Notre philosophie nous enseigne à prendre en compte la septième génération à venir."

SKARIONATE
dans
Tumulte. Nov. 1980. N°2.



SI NOUS NE POUVONS PAS
EVEILLER LES GENS...



Pour les Indiens, comme pour nous, il est urgent qu'émerge une réelle prise de conscience de ce que signifie la destruction du monde naturel. La résistance des Indiens, leur force, résidant dans leur spiritualité et le fait qu'ils constituent des communautés leur permet de s'opposer à un des systèmes les plus destructeurs du monde.

"Les Indiens n'ont plus rien à perdre parce que les Blancs qui acceptent passivement ce que fait leur gouvernement font partie de son activité et de son programme contre nous tant qu'ils ne se dressent pas devant le tort pour l'empêcher de se produire. Mais qu'ils se dressent contre lui, nous ne nous attendons pas à ce qu'ils le fassent parce qu'ils ne le font même pas pour eux-mêmes. Nous n'avons plus rien à perdre parce que si nous ne pouvons pas éveiller les gens au fait que ceci est une existence spirituelle, la folie autour de nous nous avalera de toute façon...

Ainsi si nous en revenons à aujourd'hui c'est la question de l'esprit qui est posée. Si tu as un esprit, ton esprit survit et tu ne vas pas le perdre. Il ne s'en ira pas. En tant que peuple, en tant qu'identité collective d'un peuple, l'esprit n'a pas quitté les Indiens. Certains en tant qu'individus peuvent le perdre mais en tant qu'unité collective du peuple du peuple indigène de l'hémisphère ouest l'esprit n'a pas disparu..."

Extrait d'une interview de JOHN TRUDELL
par Jean Monod dans
Libération des 1er et 2 juillet 1978



LA RECONSTITUTION
DES COMMUNAUTÉS :



"L'enjeu c'est évidemment partout la reconstitution des communautés, des Nations Indiennes, c'est à dire d'un certain type de civilisation. Le problème n'est pas de faire en sorte que les Nations Indiennes deviennent des nations décolonisées à la blanche, c'est à dire prenant en charge le système colonial. L'enjeu pour les Indiens n'est pas du tout cela. L'enjeu pour eux c'est de reconstituer vraiment leur civilisation et non pas - grâce à une indépendance - de la détruire. L'enjeu c'est de rétablir d'abord ce rapport charnel aux éléments, à la terre, au Grand-Père, au Grand Esprit, c'est à dire ce qui est en nous-mêmes et à la fois tout autre: tout l'univers..."

Ce qui se produira du côté Indien fait corps avec ce qui se produira du côté Blanc. Les mises en cause du monde blanc, affirmées par le monde indien, et affirmées dans le secret de ce monde indien, c'est à dire affirmées au niveau profond, au niveau du rapport à l'univers et du rapport à soi-même dans l'ordre de ce qu'est une civilisation, ces mises en cause, je pense feront tâche d'huile car elles ne sont pas seulement le fait d'un refus strictement indien du monde blanc, elles sont le fait d'un refus, je dirais, tout court de ce monde par qui que ce soit. De ce point de vue là les Indiens nous donnent une leçon, et, ce qu'ils nous disent, c'est que, pour se reprendre en main, pour se battre contre le système, il faut tout simplement y échapper, et non pas chercher à acquérir du dedans du système un pouvoir quelconque. Car une civilisation, c'est d'abord l'organisation de la quotidienneté, et la quotidienneté c'est le rapport ponctuel et immédiat des uns avec les autres et à ce qui nous entoure. Cela signifie des groupes de 50 à 500 personnes; avec qui je mange, quel espace je partage avec lui... Ce n'est pas de l'ordre de la loi, ni de l'écrit, ni du phantasme des pouvoirs, c'est de l'ordre de quelque chose qui ne peut que concerner les gens avec lesquels je suis. Et cela ne peut pas référer à des ordres qui viennent de l'extérieur; ça ne peut que s'inventer du dedans de chaque communauté. Or ce type de lutte, les Indiens nous en donnent la leçon et nous savons tous actuellement que c'est à une reprise en main par nous-mêmes, à un niveau modeste qui est celui des communautés, que nous sommes confrontés; reprise en main qu'il faudra bien assumer si nous voulons garder ce sens justement du vent, des quatre directions, des étoiles, de la terre, du soleil, de l'eau, du feu. Or je crois que les Indiens de ce point de vue là

sont des précurseurs, pour la simple raison qu'ils ont su échapper, beaucoup plus que d'autres, au rouleau compresseur de l'Occident et, en particulier, de l'Américan Way of Life. Et parce qu'ils ont su y échapper, ils nous donnent une leçon : ils nous rappellent que nous devons tous remettre cet espèce d'ordre transversal et fantasmagique en question. Je suis optimiste : je pense que, ou nous crèverons tous, la terre en son entier, ou les choses i-

ront en s'affirmant de plus en plus et cela dans l'ordre non pas d'une généralisation du modèle Indien mais d'une généralisation du fait de communauté; ce fait de communauté passant par un type de rapport à l'univers que seuls peut-être les écologistes aujourd'hui tendent à affirmer, mais à affirmer de façon un peu boîteuse, puisqu'ils oublient que ce rapport à l'univers lui-même n'a de sens que si, précisément, il s'inclut dans une communauté."

Extrait d'une interview de Mr R. Jaulin.

UNE UNITE DANS LA CREATION

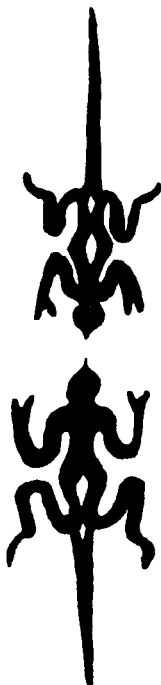


"Retourner à une vie naturelle est chose difficile. Les gens devraient faire cette démarche en ayant conscience de l'engagement qu'elle représente et en comprenant que cela prendra des générations avant que d'être réalisé. Cela ne pourra pas réellement avoir lieu pendant le cours de leur vie. Ils peuvent ouvrir ces possibilités à leurs enfants, qui à leur tour ouvriront la voie à leurs propres enfants.

La plupart des gens a été si profondément empoisonnée par la façon dont ceux-ci ont été éduqués ainsi que par l'éloignement du monde naturel qu'ils ne peuvent espérer se débarrasser eux-mêmes de ce poison durant leur vie. Mais cela ne devrait pas les dissuader d'essayer. Ils doivent commencer sans ressentir un sentiment d'échec si après une semaine, un mois ou dix ans ils n'ont pas réussi; ils n'ont pas échoué non plus.

Je vais essayer de parler de quelques problèmes que j'ai vu parmi les blancs qui sont allés dans cette direction.

Un problème est qu'ils ont pris cela pour une quête individuelle. Les gens ont été détachés les uns des autres. Ils ont été tellement individualisés qu'ils ne peuvent plus considérer la situation à laquelle ils doivent faire face que comme une situation individuelle. C'est en tant qu'individus qu'ils s'en occuperont et en tant qu'individus qu'ils en viendront à bout. Une fois cela fait, ils prennent conscience que même leurs propres enfants ne suivront pas leurs traces, et ceci parce qu'ils n'ont pas créé de communauté au sein de laquelle élever leurs enfants et à l'intérieur de laquelle ceux-ci pourraient vivre. Ainsi la première chose est que ces gens se réunissent avec d'autres et prennent des engagements profonds les uns avec les autres comme s'ils étaient des parents - des frères et soeurs, des tantes et oncles. Ils doivent rester ensemble et faire de leur unité une de leur plus grandes priorités - une unité dans la création, suivant la loi naturelle comme un principe qui les guide et leur apporte tous les autres principes..."





"Il est temps de bien comprendre la signification du mot "solidarité", de telle sorte que vous n'offriez pas un soutien paternaliste mais plutôt que ce soit une véritable alliance humaine construite sur un développement moral, spirituel, éthique de façon à utiliser cette planète, notre Mère la Terre, à partir de la base de l'humanité reconnaissant qu'il y a des milliers et des milliers de sortes d'illusions qui sont imposées par les gouvernements, illusions diffusées, projetées sur nous par la télévision, le cinéma, la littérature.

La solidarité commence par un renversement des valeurs en harmonie avec tous les enseignements de la création, les principes de respect, de partage et de spiritualité... Quand nous serons prêts à mettre en pratique tous ces principes... alors nous aurons véritablement la solida-

rité, pas seulement les uns avec les autres, mais aussi avec la création. C'est à ce moment là que nous pourrions véritablement commencer en reconnaissant que nous ne sommes qu'une toute petite partie à l'intérieur de cette création, que le patriotisme véritable, c'est le patriotisme envers notre Mère la Terre... Alors nous pourrions être beaucoup plus que simplement solidaires; nous pourrions alors comprendre que nous sommes liés les uns aux autres, pas seulement en tant qu'êtres humains mais comme appartenant à la création entière, parce que c'est notre obligation de prendre soin des autres formes de vie, pas seulement des animaux domestique mais de la vie toute entière."

Intervention de BILL WAPEHPAH
Le 10 octobre 1981 à Paris.
(Journée Internationale de Solidarité
avec les Peuples Indiens des Amériques)

CONCLUSION :

La culture des Nations Indiennes se fondait sur la connaissance de comment survivre dans un environnement précis. Perpétuer cette culture requière de façon évidente que ces Nations continuent à bénéficier de cet environnement qui leur permet de vivre et de s'agrandir. Cela signifie qu'elles ne soient pas perpétuellement agressées de l'extérieur et que chacun de leurs membres ait accès au savoir de sa génération et des générations passées. En l'absence de ces conditions : l'environnement, la paix et les anciens, la survie d'une culture, d'un peuple devient difficile sinon impossible. Cela, les peuples Indiens l'ont toujours compris : ils ont toujours défendu leur terre, ce qui signifie en termes européens la défense de leur souveraineté. Plus tard, ils se sont rendus compte que, s'ils voulaient survivre en tant qu'êtres humains, il leur fallait aussi défendre leur culture. Les constantes attaques contre leur terre et leur culture les ont atteints dans leur spiritualité. Les gens qui ont un niveau spirituel élevé sont heureux d'être en vie et veulent vivre. Ceux qui sont colonisés, écrasés par l'esclavage, sont déprimés. Cette dépression peut être telle qu'elle peut changer entièrement la perception de la vie : chez certains peuples Caraïbes réduits en esclavage, les naissances étaient accueillies par des pleurs et la mort par de joyeuses célébrations car la mort les délivraient de leur cervitude et de la lente agonie qu'était devenue leur existence. On peut observer des symptômes similaires sur les réserves Indiennes. Les peuples Indiens, et plus spécialement les jeunes, connaissent le taux de suicide le plus élevé du monde. Les maladies telles que l'obésité, le diabète etc... ainsi que l'alcoolisme font des ravages et de plus en plus de jeunes sont atteints dans leur esprit rendu confus par la drogue.

C'est pour toutes ces raisons que les peuples Indiens ont commencé à chercher des alternatives. Ils ont pu constater les conséquences du mode de vie occidental aussi bien sur eux que sur la nature. Ils ne cherchent pas à être différents pour le plaisir de l'être, mais bien parce que cette différence est fondée sur une approche de la vie et des responsabilités de l'homme vis à vis de de celle-ci diamétralement opposée à celle des différentes idéologies d'origine européenne. Ils ont donc choisi d'écouter les enseignements de leurs anciens, reprenant ainsi la route du passé pour sauvegarder leur avenir. Mais ce qui les menace nous menace aussi : c'est à la possibilité que toute vie soit détruite que nous sommes confrontés. Bien que les Indiens soient peu nombreux, qu'ils aient eu à subir une destruction physique préjudiciable à leur moral, qu'ils se trouvent dans "le ventre du monstre", ils n'ont jamais renoncé à eux-mêmes et continuent à résister avec ténacité. Une telle force est remarquable et peut-être pourrions-nous nous en inspirer.

(conclusion établie à partir d'une série d'articles parus dans le journal de la Nation Mohawk Akwesasne Notes)



qui est

Léonard Peltier

: Une histoire de procès truqués, de prisonniers politiques, de cellules blindées et d'administration de drogues dangereuses à certains détenus ; une histoire de violation des Droits de l'Homme que l'on fait passer pour une affaire de droit commun mais qui constitue un nouvel épisode, une suite tristement logique, dans la longue Histoire de l'Ethnocide indien aux Amériques ; une histoire qui participe de l'Histoire

re des Peuples et qu'il est donc bien difficile de résumer ici en quelques colonnes. Mais un prochain dossier y sera consacré, qui exposera de façon plus complète les antécédents historiques et les éléments du contexte qu'il est nécessaire de connaître pour pouvoir donner à ces événements leur véritable dimension et leur signification profonde.



LA JEUNESSE DE PELTIER :

Elle est typiquement celle d'un jeune indien d'Amérique.

"Mon père est Chippewa et Français Ma mère est une pure Lakota (...) On m'envoya dans des internats. Le pire était celui de Wahpeton, dans le Dakota du Nord. On nous frappait tous les jours pour la moindre infraction au règlement. J'ai vu des femmes et des hommes blancs frapper des enfants de 7 à 13 ans, leur donner des coups de poing et des coups de pied (...) Lorsque j'ai été libéré de Wahpeton, je suis retourné à Turtle Moutain (réserve Chippewa du Dakota du Nord) pour y vivre avec mon père."

En 1959, à l'âge de 14 ans, Peltier assiste pour la première fois à des réunions indiennes, c'est pour lui une révélation :

"Au début, j'allais à ces réunions simplement pour avoir un peu de nourriture, car la plupart d'entre nous n'avions rien à manger. Un jour, comme j'en avais assez de jouer dehors avec d'autres adolescents, je suis entré dans la salle de réunions et j'ai écouté ce qu'on y disait. J'ai vu une femme Ojibwa se lever les yeux pleins de larmes et prendre la parole : elle suppliait qu'on lui vienne en aide, car ses enfants étaient en train de mourir de faim à la maison. Elle demanda s'il n'y avait plus de guerriers parmi nos hommes, et s'il y en avait pourquoi ils ne se levaient pas et ne se battaient pas pour leurs enfants affamés ? Ce jour-là j'ai juré que toute ma vie j'aiderais mon peuple."

MILITANT A L'AMERICAN INDIAN MOUVEMENT

A l'âge de vingt ans, Peltier s'installe à Seattle où il travaille dans la communauté indienne afin d'apporter travail et soutien aux Indiens qui sont relégués d'office dans les villes ou qui sortent de prison. En 1970, il rencontre les organisateurs de l'A.I.M. : Dennis Banks, Clyde Bellecourt et Russell Means, qui avaient créé cette organisation en 1968 pour protéger les vies indiennes et préserver les droits qui leur avaient été garantis par les traités. Les leaders traditionnalistes ne demandaient pas l'aide du gouvernement américain ; le message de l'A.I.M. était : "Gardez votre aide sociale, honorez vos traités !" En 1972, Peltier part pour le Milwaukee et devient l'un des fondateurs de la branche de l'A.I.M. dans cette région. Là, il aide à organiser la Marche devant rejoindre la Grande Caravane de la "Piste des Traités violés" qui arrivera à Washington le 30 octobre 1972 (voir le chapitre "Luttes Indiennes"). Plusieurs centaines d'indiens sont venus du pays entier avec une liste de revendications en 20 points concernant la réorganisation des relations Indiens/Gouvernement américain, et demandant l'ouverture d'une enquête sur les violations des traités. Le bureau des affaires indiennes (B.I.A.) leur réserve un accueil hostile. Durant l'occupation des locaux qui s'ensuit, les bureaux sont mis à sac ; certains dossiers du BIA révélant la corruption gouvernementale sont transmis à la presse et les indiens reçoivent alors la garantie d'un débat à la Maison Blanche sur les 20 POINTS. Le gouvernement promet également qu'aucune poursuite ne sera engagée contre les occupants des locaux. Néanmoins, le FBI dirige immédiatement l'attention du Cointelpro





**These are our children
_ why we are in prison _**

"VOICI NOS ENFANTS - POUR QUI NOUS SOMMES EN PRISON -" Léonard PELTIER
Fusain de Daniel Canton (prof. Beaux-Arts Epinal)

(son service de surveillance du territoire) sur les dirigeants de l'AIM : dans un mémo provenant des dossiers du Procureur Général Saxbe, le FBI demande à la police locale de "Surveiller de très près les dirigeants de l'AIM et de les arrêter le plus souvent possible jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus payer leurs cautions de mise en liberté provisoire".

PREMIERE ARRESTATION :

Le 22 novembre 1972 au soir, Peltier est installé dans un restaurant du Milwaukee lorsque deux policiers non en service le provoquent. Plus tard, lorsqu'il quitte le restaurant, ils bondissent sur lui et le frappent avec une telle violence que, selon l'avocat de Peltier, Ellison, un des policiers se brise la plupart des vaisseaux sanguins de la main, et ne peut aller travailler pendant plusieurs jours. Au cours de la bagarre, ils trouvent sur Peltier un fusil (qui marche pas, la gachette étant cassée), et ils l'accusent de tentative de meurtre. L'un des deux policiers reçoit même une citation pour avoir sauvé la vie de son collègue en déjouant la "tentative de meurtre". Peltier est incarcéré pendant plusieurs mois avec une caution élevée à payer.

PELTIER A WOUNDED KNEE :

Pendant ce temps, en février 1973 trois Sioux Oglalas membres du Conseil Tribal, déposent une plainte contre Wilson, président à la solde du gouvernement. C'est la quatrième fois depuis son élection ouvertement frauduleuse, il y a dix mois. Depuis, il a renforcé sa milice personnelle, s'acharne à éliminer toute opposition, et fait régner la violence sur la réserve. Il est accusé de détournement de fonds tribaux, de transgression des lois tribales et surtout, d'agir pour lui-même au total détriment de la tribu. Ce mouvement de mécontentement général grandit soudain, lorsque Wilson reporte une nouvelle fois la date de son audition, afin de mieux préparer sa milice anti-émeutes. Du 14 au 27 février, les femmes organisent manifestations et meetings, puis font appel à l'AIM et dirigent l'occupation de Wounded Knee :

"... Les femmes marchèrent vers le superintendant. On avait un tambour et les filles jouaient et chantaient, car les hommes avaient peur de se faire arrêter, ce qui se serait passé, s'ils nous avaient accompagnées (...) Il y avait des femmes de toute la réserve (...) Nous voulions un meeting pacifique (...) On décida qu'on avait besoin de l'AIM ici parce que nos hommes avaient peur ; ils étaient en retrait et c'étaient les femmes qui avançaient et s'exprimaient (...) Nous pensions tenir une nuit ou deux au plus, et nous voilà ici depuis presque un mois !"

L'AIM fortifie alors la ville de Wounded Knee et la Nation Oglala pro-

clame son indépendance. Des troupes fédérales, des équipes du SWAT (anti-terroristes), des agents du FBI et des marshals arrivent sur les lieux. Léonard Peltier, dont la caution a été payée, et qui est mis en liberté provisoire, quitte le Wisconsin et se rend à Pine Ridge pour aider son peuple. Après 71 jours de siège, au cours duquel 2 indiens trouvent la mort, les négociateurs indiens acceptent de mettre fin à l'occupation, recevant en échange la promesse que le Sénat, le Congrès et la Maison Blanche discuteront des conditions de vie sur la réserve. Le 9 mai, le siège se termine avec l'entrée dans Wounded Knee des troupes fédérales alors que les organisateurs se glissent hors du camp. Peltier, conscient d'être fiché par le FBI, regagne Seattle clandestinement. Les discussions promises n'auront jamais lieu. Au lieu de cela, le FBI tend un filet sur tout le pays autour des leaders de l'AIM et de ses sympathisants... et Wilson consolide son régime dictatorial à Pine Ridge.



L'OPERATION DIVERSION DU FBI :

Au début du mois de juin 1975, Peltier assiste à la Convention Nationale de l'AIM dans le Sud-Ouest, sur la réserve Hopi en Arizona. Lorsqu'il regagne Pine Ridge, le 18 juin 1975, sept traditionalistes y ont été tués en l'espace de deux mois. Peltier, son cousin Robideau, son ami Butler, Stuntz, un garçon de 15 ans Brown, et plusieurs autres établissent un camp près de la maison des Jumping Bull et bâtissent une loge à sudation pour se préparer à la Danse du Soleil qui doit se dérouler en août.

Le 23 juin, plusieurs résidents de Pine Ridge remarquent que des autorités du BIA et leurs familles quittent les lieux. Le jour suivant, des troupes du SWAT commencent à faire des manoeuvres dans les environs. Entretemps, les effectifs de la police locale ont été renforcés par l'arrivée de 40 agents du FBI. Puis, pendant la nuit du 25 juin 1975, les miliciens de Wilson sillonnent la réserve en voiture, tirant au hasard sur les maisons. Bien que l'"incident" n'ait fait aucun mort, les anciens et les leaders de l'AIM sentent que quelque chose d'inquiétant est en train de se tramer.

Le 26 juin 1975 au matin, les responsables de la sécurité du camp, Peltier, Robideau, Butler, Stuntz, Brown, et d'autres, entendent des coups de feu provenant de la maison des Jumping Bull. Pensant que les tueurs de Wilson attaquent la maison, ils courent dans la direction d'où viennent les coups de feu. Du haut de la colline où ils se trouvent ils voient deux hommes qui font feu sur la maison. Ces hommes seront identifiés plus tard comme étant les agents du FBI Coler et Williams (lequel avait été accusé d'intimidation de témoin pendant le procès de Wounded Knee). Les quelques 15 femmes, jeunes hommes et enfants qui se trouvent dans le camp se faufilent derrière la maison et dévalent la butte au milieu des balles. De l'endroit où ils sont postés, Peltier et les autres ripostent, créant ainsi une diversion pour couvrir ceux qui s'enfuient. Des équipes du SWAT et des renforts du FBI déferlent aussitôt sur les lieux. Des troupes du FBI, venant de Chicago et de Virginie, sont parachutées sur Pine Ridge. Peltier et les autres, assurant les arrières, peuvent finalement se mettre à l'abri des balles. Ce jour-là, au cours de la fusillade, Stuntz et les agents Coler et Williams sont tués.

POUR DE L'URANIUM :

Ce même jour, le 26 juin 1975, Wilson est à Washington pour négocier le transfert de 1/8 de la réserve de Pine Ridge au Département de l'Intérieur -- transfert entièrement illégal puisque opéré en violation des termes du traité de Fort Laramie.

On comprendra plus tard les raisons secrètes de ce transfert lorsqu'on apprendra l'existence d'un dépôt très important d'uranium sur ces terres et que la Union Carbide Corporation avait manifesté son intention de commencer l'exploitation (...).

LA REPRESSION :

Les rapports du FBI concernant cette fusillade parlent d'une "embuscade tendue par les Indiens postés dans des abris bien équipés". Ils prétendent également que les agents Coler et Williams étaient venus sur la réserve simplement pour délivrer un mandat d'arrêt contre Jimmy Eagle, un adolescent accusé d'avoir essayé de voler une paire de chaussures, et qu'ils avaient été tirés de leur voiture et exécutés lorsqu'ils avaient voulu délivrer le mandat d'arrêt. Les principales agences d'information reprennent la version du FBI et font état de l'"embuscade indienne". Mais la Commission Fédérale des Droits Civils et la "Columbia Journalism Review" mènent leur propre enquête dont les résultats viennent contredire cette version.

Le jour suivant, 175 agents du FBI arrivent dans le Dakota du Sud. Une telle mobilisation pour une seule affaire ne s'est jamais vue. Les agents du FBI, aidés par la police de l'Etat et la police du BIA, arrêtent 364 personnes dans les réserves de Pine Ridge et Rosebud, pour des interrogatoires

qui vont durer trois mois, dans l'espoir de trouver un témoin qui pourrait nommer un des hommes qui ont tué les deux agents. Quant à la mort de l'indien Joe Stuntz, aucune enquête n'est menée. Peltier et les autres qui ont participé à la fusillade se trouvent à l'Est de la réserve de Rosebud où ils participent à la Danse du Soleil avec le chef spirituel Léonard Crox Dog. Le 5 septembre 1975, vers 6 h. du matin, une centaine d'agents armés du FBI envahissent le camp et passent les menottes aux habitants qui n'ont pas eu le temps de réagir. Parmi eux, Butle et Anna Mae Aquash qui a participé au siège de Wounded Knee. Devant son manque de coopération, le FBI la menace violemment : le 24 février 1976, on la retrouve morte sur la réserve de Pine Ridge, tuée d'une balle tirée à bout portant dans la nuque. Peltier, lui, va être arrêté au Canada avec l'aide de la Police Montée, et incarcéré en attendant le procès de son extradition exigée par le gouvernement américain.

LE PROCES D'EXTRADITION :

3 mai 1976 - Juge : Schultz - Procureur USA : l'avocat Halprin. Celui-ci présente une déclaration rédigée sous serment par Myrtle Poor Bear qui prétend être la "petite amie" de Peltier et l'accuse d'avoir dirigé l'"embuscade indienne". La défense ouvre une enquête, mais ne peut rien découvrir à son sujet. Durant toute cette période, elle va signer plusieurs déclarations contradictoires. Parmi les autres témoins à charge, les 2 policiers qui, déjà en 1972, ont accusé Peltier de tentative de meurtre, et des agents du FBI affirmant l'avoir identifié à longue distance. Lorsqu'on lui donne la parole, il demande l'asile politique au Canada. Mais le 18 juin 1976, le juge Schultz déclare que le gouvernement américain a fourni assez de preuves justifiant son extradition.

ET LES CO-ACCUSES ?

Le procès à Cedar Rapids (Iowa) de Robideau et Butler fait clairement apparaître les contradictions de M.P. Bear. Le FBI va en outre accuser sans preuve l'AIM d'avoir "prémédité" 10 crimes, et le témoin à charge Brown déclarer que le FBI l'a menacé de prison à perpétuité s'il n'acceptait pas de "coopérer". Robideau et Butler sont acquittés. Les poursuites contre J. Eagle, reconnu absent le jour de la fusillade, sont abandonnées. Mais après ce discrédit, le FBI est plus que jamais décidé à trouver un bouc-émissaire: Peltier, à présent seul face à ces accusations, "va payer". Le 20 décembre, il est remis aux autorités américaines par Ron Basford, le ministre de la justice canadien.



Fargo - Dakota du Nord - Après la victoire de Cedar Rapids, qui a démontré que l' "embuscade indienne" était en fait un incident très violent précipité par le FBI, en diversion à la transaction de terres négociée le même jour, la défense ne manque pas d'arguments pour innocenter Peltier. M. P. Bear revient sur ses déclarations qu'elle dit avoir signées sous des menaces de mort proférées par des agents du FBI (cf : le cas A. Mae Aquash !). Mais le juge Benson, dès lors, ne l'autorise plus à témoigner, refusant toute déclaration mettant en cause les agissements du FBI. Le gouvernement a eu droit à 5 semaines pour ses dépositions ; la défense, elle devait en avoir deux et demi, mais le juge ayant rejeté l'essentiel de son argumentation, elle ne dispose plus que d'un jour et demi. Le FBI utilise alors ouvertement des méthodes identiques à celles employées lors du procès de Cedar Rapids : harcèlement et intimidation de témoins, falsification de preuves, faux témoignages. Et le 18 avril 1977, après seulement 5 heures de délibération, le jury déclare Peltier coupable de deux "meurtres du premier degré avec préméditation". Il le condamne à deux peines de réclusion à perpétuité.



UN ACQUITTEMENT BIEN TARDIF :

Avant son incarcération, Peltier doit encore répondre de l'accusation de tentative de meurtre datant de 1972 dans le Milwaukee, accusation d' "être un dangereux criminel", dont on s'était servi pour obtenir son extradition, puis pour convaincre le jury de Fargo. Plusieurs témoins confirment d'emblée la version de Peltier ; en outre, Bell Ana Guild, ancienne amie de l'un des deux policiers "menacés" déclare que juste avant l'incident, celui-ci lui avait confié, une photo de Peltier à la main, qu'il allait "aider le FBI à mettre la main sur le gros gibier". Peltier est acquitté... mais trop tard: il est transféré au pénitencier de Marion pour y purger ses deux peines de réclusion à perpétuité.



A la prison de Marion, Peltier est enfermé au "Bloc de Contrôle" tant redouté, une cellule de 1m80 de long sur 1m80 de large sur 2m40 de haut et que l'on appelle dans le système pénitenciaire US : "le bout de la ligne". Le Bloc de Contrôle est un laboratoire de modification du comportement où l'on met pratique des méthodes conçues par le Dr Edgar Schein. Selon ses propres mots, le Bloc de Contrôle est conçu pour les lavages de cerveau. Dans un discours qu'il adressa en 1962 aux gardes des prisons fédérales, il déclara : "Afin d'obtenir des changements radicaux du comportement, il faut affaiblir, miner ou éliminer ce sur quoi repose les anciennes attitudes. J'aimerais que vous considériez le lavage de cerveau, non en termes de politique, d'éthique ou de morale, mais comme un changement délibéré du comportement humain par un groupe d'hommes qui exercent un contrôle presque total sur l'environnement dans lequel vivent les détenus."

Les pratiques officielles du Bloc de Contrôle de Marion sont : l'isolement, la privation sensorielle, ségrégation des leaders, espionnage, mélange d'individus, humiliations, soudoiement, altérations du rythme de sommeil, climat de méfiance et de peur, ... Quant aux pratiques non-officielles, Victor Bono, un ancien détenu de Marion, les décrit comme "des atrocités comparables à celles des camps de Pinochet ou d'Hitler."

COMLOT CONTRE LE DETENU PELTIER :

12 mai 1978 - l'indien Standing Deer prisonnier lui aussi à Marion pour sept chefs d'accusation est contacté par deux hommes : "un étranger bien habillé et le directeur de la prison". S'il accepte de "coopérer", il recevra enfin les soins médicaux dont il a grand besoin (colonne vertébrale). Nouveau contact : le même étranger lui promet en outre la libération sur parole s'il aide à neutraliser Peltier. Et le 1^{er} juin S.Deer reçoit une lettre du bureau du procureur qui confirme ces promesses. Il entre alors en contact avec Peltier sorti du Bloc de Contrôle. Mais il est bouleversé par son histoire et conquis par le sentiment tout nouveau d'appartenir à la tradition indienne. Amitié grandissante. Aveux de S.Deer et coopération en vue d'un contre-complot. Celui-ci propose aux autorités de permettre une évasion qui serait l'occasion de tuer Peltier. Tous deux sont alors transférés à Lompos, prison de sécurité minimale. On offre à S.Deer l'aide de Charles Richard, ex-membre de la milice et que l'on fait incarcérer pour l'occasion. Mais Peltier vient déjà de se joindre à un projet d'évasion auquel veut également participer en diversion le jeune Thunder shield qui a pourtant presque purgé sa peine. Garcia, l'auteur du projet, est capturé, Thundershield mortellement blessé et Peltier, libre. Libre jusqu'au 25 juillet, car repris par le FBI et des marshals de l'état.



lefusil trouvé sur lui est celui d'un paysan qu'il a du désarmer et a laissé partir, prenant ainsi le risque d'être immédiatement retrouvé; au cours de son arrestation, il ne s'en servira pas.

PROCES SANS DEFENSE :

Le juge Lydick refuse d'entendre 12 dépositions de détenus à Marion qui affirment l'existence du complot ; même refus à l'encontre du témoin S.Deer. Que Peltier, au cours du procès le 12 décembre 1979, parle d'attentat à sa vie est pris comme outrage à la justice, et aucune note n'est retenue de toutes ces déclarations. Peltier "refuse de participer davantage à ce sabotage et il est condamné à 7 ans de prison pour évasion qui viennent s'ajouter à ses deux peines de réclusion à perpétuité. On le renvoie au Bloc de Contrôle à Marion . En novembre 1980, en vertu de la loi sur la liberté de l'Information, ses avocats peuvent obtenir un tiers du dossier. Au nom de la "sécurité nationale", le FBI garde le reste.



LETTRE DE LEONARD PELTIER :

27 août 1980

"Je n'attends pas de miracle, je ne pense pas être libéré ; mais j'ai sincèrement le sentiment que ce qui m'arrive a ouvert les yeux à beaucoup de gens et qu'ils sont devenus conscients du fait que les Indiens sont encore les victimes d'un génocide sophistiqué. Seul mon peuple compte pour moi. Aujourd'hui on me refuse le droit d'avoir des contacts physiques avec ma fille lors de ses visites. On nie le privilège et le droit dont jouit tout père d'êtreindre sa fille, de lui tenir la main, comme tout autre être humain. Lorsqu'elle vient, je suis debout dans une cage de verre, et on ne peut se parler que par l'intermédiaire d'un téléphone branché sur écoute. C'est inhumain. Mais nous devons saisir toutes les occasions pour prouver que c'est un système raciste et injuste. Alors nous nous dressons tous les deux, ma fille et moi, comme des guerriers fiers, pour leur prouver qu'ils ne peuvent nous vaincre, même par l'humiliation.

La seule chose dont je suis coupable est d'essayer d'aider mon peuple. Il est fort possible que pour cela, je passerai le reste de ma vie en prison."



APPEL - DESESPERANCE - JEUNE SPIRITUEL

Avril 1982 : Au nom de la liberté d'Information, les avocats de Peltier obtiennent du FBI 12000 pages supplémentaires : il en ressort entre autres, que les conclusions de l'Expert en balistique sont totalement erronées. Une demande d'Habeas Corpus est alors présentée... qui se heurte aux dénégations du juge Benson. 16 août 83 : 50 membres du Congrès signent une "Amicus Brief", demandant à la Cour d'accorder un nouveau procès. 13 septembre 83 : les juges Ross, Healey et Gibson de la 8e Cour d'Appels de Saint Louis entendent les arguments oraux en faveur de la réouverture du procès, et exigent la transcription intégrale des procédures précédentes. 4 avril 84 : la Cour d'Appels ordonne au juge Benson d'ouvrir, dans un délai de 2 ou 3 mois, une audition de preuves qui tienne compte de faits nouveaux. Si les réactions de soutien se multiplient, Peltier n'en continue pas moins de souffrir à Marion où l'Etat d'Urgence a été décrété en octobre 83, depuis que 2 gardes y furent tués dans l'Unité de Contrôle. Outre la violence et les pires traitements qu'un groupe d'avocats décrit dans un long rapport comme constituant un véritable "désastre pour les Droits de l'Homme", sévit l'interdiction - désastreuse pour les Indiens - de toute pratique religieuse.

"Vous m'interdisez de prier avec la Pipe Sacrée ; vous m'interdisez de me purifier au wupee ; vous m'interdisez le tambour, les plumes, les grelots, les gourdes, les sacs-médecine, la sauge, toutes choses sacrées pour moi ; vous m'interdisez de prier avec mes frères Indiens, de recevoir les conseils d'un Médecin-man - sauf au travers d'une glace en plexiglass ou par l'intermédiaire d'un téléphone. Ma religion est un feu brûlant dans mon coeur et mon seul moyen de remédier à cette interdiction c'est de pratiquer un Jeûne Sacré Illimité." (L. Peltier)

10 avril 84, midi: Peltier, Standing-Deer et Rechaza, atteints dans leur dernier retranchement, commencent donc ce qui n'est pas une grève de la faim, mais un "jeûne sacré illimité", dont l'intérêt immédiat est recherche de "Visions" et l'issue peut être une mort "religieuse" : ultime moyen pour eux de sauvegarder leur vie spirituelle. Mais le 17 mai tout jus de fruit leur est interdit et, le 20, ils n'absorbent plus que cette eau polluée (dioxine) qui alimente le pénitencier. A la mi-juin Standing-Deer est sur le point de perdre la vue, et tous trois sont dans un état de faiblesse alarmant. On leur fait alors effectuer un va-et-vient entre Marion et Springfield afin d'empêcher l'Information et, dernière atteinte à la liberté de religion, on tente de mettre un terme à leur "Fast for Life" en menaçant de les alimenter de force... La Cour promet à Peltier la réunion durant l'été d'une commission en vue d'une "éventuelle révision" de son procès... On parle à présent d'une échéance début octobre....

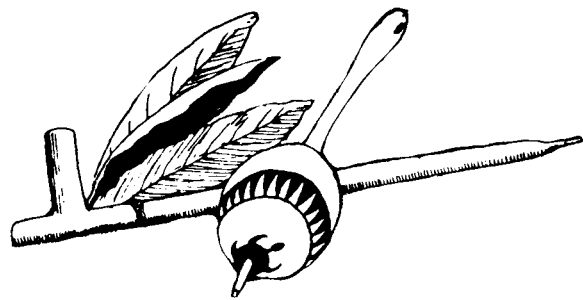
Léonard Peltier vit sa 8^e année de prison-forteresse.

(Marcel Canton)





L'EDUCATION DES JEUNES INDIENS



Les enfants occupent une place importante dans la vie traditionnelle. Ils ne sont pas considérés par leurs aînés comme une catégorie à part de la population. En fait, tout individu, qu'il soit un jeune enfant ou un vieillard, est un membre à part entière de la nation indienne à laquelle il appartient. Les Indiens disent :

"Nous ne voulons pas séparer notre Peuple en catégories différentes, la vie est trop courte."

Les "petits êtres" comptent autant que les grands dans la vie présente et l'avenir de la nation. Ils sont considérés comme "de jeunes adultes sur le chemin de la vie" et les aînés ont conscience d'avoir besoin de leurs enfants, comme les enfants ont besoin de leurs aînés.

Ainsi la vie traditionnelle des Peuples Indiens s'inscrit dans un cercle parfait où chacun a sa place. Le vieillard est respecté, riche de son expérience et du savoir de la nation, il est très écouté. L'homme et la femme sont respectés, ils apportent nourriture et protection à l'ensemble du Peuple. L'enfant est respecté, il est l'avenir de la nation, la survie de demain.

Les Indiens reconnaissent aux enfants les mêmes droits et la même liberté qu'aux adultes dans leur apprentissage de la vie. La tradition veut que les enfants ne soient jamais punis mais conseillés. Les adultes sont là pour soutenir et guider l'enfant, non pour le censurer. L'enfant indien n'est pas une possession de ses parents son éducation peut être prise en charge par l'ensemble du clan. Ce sont les vieilles personnes qui apprennent le plus aux enfants :

"Si le très vieux se souvient, le très jeune écoutera." (Chief Don George)

Les anciens sont le lien entre le passé et le futur, ils sont les porteurs de la tradition.

"Les visages du passé sont comme les feuilles qui recouvrent le sol... Elles rendent la terre riche et épaisse pour que le fruit nouveau revienne chaque été." (Chief Don George)

Autrefois le jeune Indien pouvait beaucoup apprendre en observant la nature. Les plantes, les arbres, les animaux, les rochers, le vent, la pluie... enseignent beaucoup de choses à celui qui vit en contact étroit avec la nature. Pour les Indiens, la meilleure éducation était celle qui permettait d'être heureux tout au long de l'année dans la forêt, la plaine ou le désert. A cette fin les plus âgés transmettaient aux plus jeunes leur connaissance de la faune et de la flore. Il fallait aux jeunes connaître les habitudes des animaux et les techniques de chasse ou de pêche pour pouvoir se nourrir et se vêtir. Il leur fallait aussi reconnaître les vertus des plantes pour pouvoir se soigner et pour mille autres choses encore. En fin le jeune Indien apprenait à vivre en harmonie avec le milieu naturel, c'est-à-dire à ne pas le détruire inutilement, à ne pas le gaspiller, mais aussi à respecter et à remercier la Terre Mère de sa générosité.

Le savoir de la nation, son histoire, sa sagesse et sa religion n'étaient pas enseignés dans une école ou dans un lieu de culte. La vie indienne s'apprenait dans le cadre immense du milieu naturel, et sa culture se pratiquait quotidiennement dans les gestes les plus courants. Le savoir était transmis oralement, parfois sous forme de contes ou de légendes. Le conte mettait en scène une aventure sans se terminer par une moralité, de telle façon que le jeu indien puisse en tirer lui-même les conclusions.



"Ne te sens pas comme étranger ici : c'est ton pays, c'est mon pays, c'est le pays indien. Le grand mystère nous a placés ici comme il l'a fait pour les chênes et les rivières. Tu es le bienvenu ; laisse aller ton esprit en liberté."

L'EDUCATION DES BLANCS

Les cultures indiennes n'ont jamais été très bien considérées par la population blanche américaine. Dès leur arrivée, les européens ont qualifié les Indiens de sauvages, de païens, ou même de cannibales, sans chercher vraiment à les connaître. Depuis, un grand nombre d'occidentaux pense toujours que les Indiens n'ont ni religion, ni civilisation, d'aucune valeur. Pourtant, très tôt parmi les blancs, il s'est trouvé de "grandes âmes" pour vouloir "sauver" le jeune indien en lui donnant la seule et unique éducation qui soit digne de ce nom : celle du monde occidental.

En 1744, l'Etat de Virginie "invita" la ligue des Six Nations Hau-de-no-sdu-nee (Iroquois) à envoyer leurs enfants au collège William and Mary. La réponse des Six Nations fut celle-ci :

... "Vous devez savoir que chaque nation a une conception différente de choses, et par conséquent vous ne le prendrez pas mal s'il se trouve que nos idées sur cette sorte d'éducation ne sont pas les mêmes que les vôtres... Néanmoins nous vous restons obligés pour votre offre bienveillante, bien que nous ne puissions l'accepter ; et pour vous montrer combien nous vous en sommes reconnaissants, nous vous proposons d'accueillir une douzaine de vos fils, si ces messieurs de Virginie le veulent bien, de prendre soin de leur éducation, de les instruire en tout, et de faire d'eux des hommes..."



Mais c'est vers 1870, que les états américains mirent sur pied une véritable politique en matière d'éducation des jeunes Indiens. Ce programme de prise en charge par le Bureau des Affaires Indiennes s'inscrivait dans une stratégie militaire destinée à favoriser l'expansion des colons blancs en territoire Indien. A cette époque commençait à se créer au sein des nations indiennes un mouvement clandestin pour préserver les valeurs traditionnelles et spirituelles, et pour s'opposer à l'invasion culturelle américaine.

Le premier internat fédéral fut construit en 1890 sur la réserve Navaho, afin "d'enlever l'enfant à l'influence de ses parents sauvages! En réalité, le système de l'internat avait pour objectif de briser la résistance souterraine des Indiens, en divisant l'unité des nations, des clans, et des familles.

En 1930 un rapport relatait la "capture d'enfants sur la réserve Navaho" en ces termes

... "les enfants sont capturés, souvent attachés comme du bétail et emmenés loin de leurs familles pour ne jamais revenir. Ils sont transférés d'école en école, on leur donne des noms blancs, il leur est interdit de parler leur langue."

Cette déportation massive d'enfants indiens, loin de leurs foyers et de leur héritage culturel, se perpétua dans un grand nombre de réserves indiennes. Dans les écoles blanches, il leur était interdit, sous peine de châtiments corporels, de parler leur langue, de porter leurs habits, de manger la nourriture que leur apportaient leurs parents (quand les visites étaient autorisées) et de pratiquer leurs jeux. En bref, tout ce qui faisait d'eux des Indiens était immanquablement réprimé.

Cette politique d'assimilation des jeunes indiens par le déracinement reste une constante des gouvernements américains.

"Aujourd'hui, ce sont les juges et les services sociaux qui décident que les parents indiens sont inaptes à élever leurs enfants, ordonnent le placement dans les familles blanches, à l'assistance publique, ou dans les internats fédéraux. Entre 25 et 35% des jeunes de moins de dix huit ans sont ainsi séparés de leurs familles"
(Les chemins de la survie)

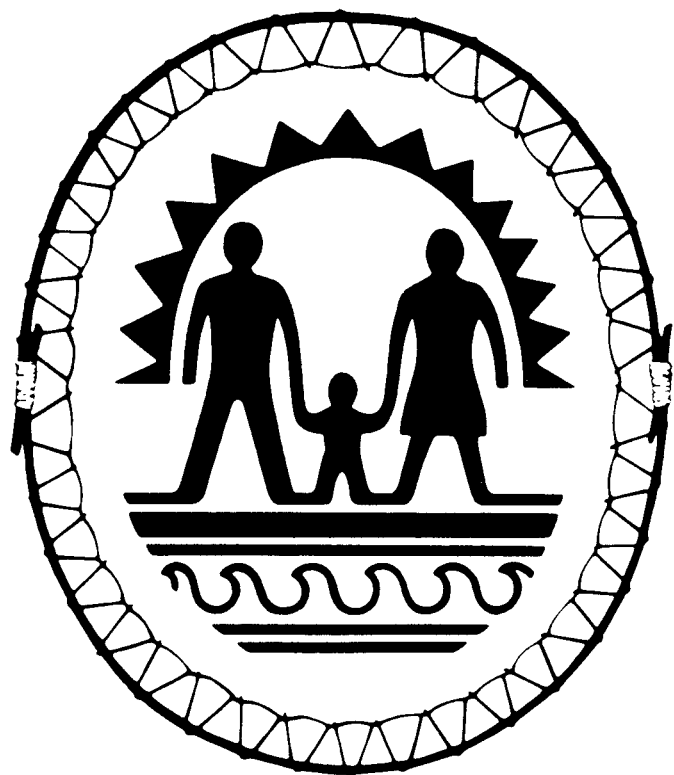
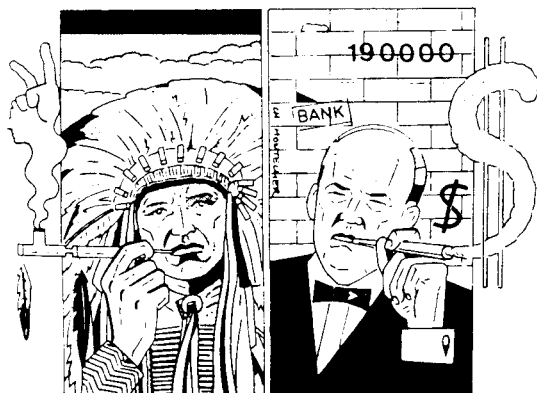
"De six à dix huit ans, ils m'ont enfermée dans un internat, ils nous ont emmenés en autocar, je n'avais encore jamais quitté ma famille. Ils m'ont coupé les cheveux, nous étions terrifiés. Ils m'ont rasé la nuque et ils nous ont désinfectés avec de l'alcool de la tête aux pieds. A six ans, ils m'ont dépossédée de mon nom, ils me tapotaient la tête et je ne comprenais pas qui j'étais." (Mary Jane Wilson - Les chemins de la survie)

Au Canada, par exemple, les enfants indiens qui ne sont pas envoyés en internat, ne sont pas plus favorisés par le système éducatif.

"... Ainsi les enfants indiens vivant près des villes fréquentaient les écoles des blancs... En même temps que les écoliers blancs, les enfants indiens apprenaient que leurs ancêtres étaient fourbes et cruels, leurs parents inutiles et paresseux et eux-mêmes ingrats devant la chance que leur offrait le gouvernement central. Dévalorisés, n'apprenant rien de leur culture et de leur langue, les jeunes abandonnaient livres et écoles aussitôt que possible, et ce, avec la bénédiction de leurs parents. Mais l'école étant obligatoire pendant un certain nombre d'années, les parents ne pouvaient plus pendant cette période amener les enfants avec eux dans le bois, comme ils l'avaient toujours fait. Ils hésitaient à partir en laissant l'enfant à la réserve. Certains ne partaient plus pour rester avec leurs enfants, d'autres partaient mais moins longtemps, d'autres encore se divisaient : l'homme partant mais la mère restant à la réserve. En fin de compte la scolarisation obligatoire accentua la sédentarisation des Indiens." (Education Québec - 1977)

Que ce soit dans un internat pour indien ou dans une école blanche, les deux tiers des enfants indiens, commentent leurs études avec peu ou aucune connaissance de l'anglais, langue étrangère mais obligatoire. Pour un jeune enfant qui se retrouve, incompris, devant des professeurs blancs, souvent racistes, la scolarité devient vite un enfer. Dans de telles conditions, rares sont les jeunes Indiens qui totalisent plus de cinq années d'école. Le taux d'abandon en cours d'années est deux fois supérieur à la moyenne nationale.

L'éducation des blancs a pour conséquence d'enrayer la transmission du savoir traditionnel aux jeunes indiens. Ceux-ci se trouvent ainsi dépouillés de leur identité, la confusion et la honte entrent dans leur tête. Une autre conséquence de la brutalité du système américain est un taux de suicide très élevé chez les enfants indiens : trois fois la moyenne nationale, allant jusqu'à cent fois la moyenne nationale chez les adolescents de la réserve Idaho.



LES ECOLES DE SURVIE

Les jeunes indiens rencontrent de graves problèmes dans le système éducatif américain : intégrés de force dans un monde dont ils sont en même temps exclus, les jeunes indiens ne peuvent s'intéresser à ce qui leur est enseigné. Par ailleurs, les enseignants blancs qui sont envoyés sur les réserves indiennes sont souvent eux-mêmes inadaptés. On les envoie chez les indiens pour s'en débarrasser : "ceux qui sont incompetents... les indiens s'en accommoderont".

Telle qu'elle est conçue, l'éducation des blancs empêche les jeunes indiens d'accéder à leur propre histoire et à leur propre culture. La négation de leur existence en tant qu'indiens les conduit souvent à la perte de l'estime de soi et à l'absence de but dans la vie. Si un jeune se révolte, il est envoyé en maison de correction. Si les parents refusent le système, ils sont menacés de prison et de retrait définitif de l'enfant...

C'est à partir de 1971, qu'un peu partout aux Etats-Unis et au Canada, les indiens ont commencé à constituer leurs propres écoles, "les Ecoles de survie". La scolarisation étant obligatoire, il s'agissait au départ de sauvegarder le bien-être des enfants en créant une alternative à l'éducation ethnocidaire imposée dans les écoles blanches. Puis, les écoles de survie ont très vite permis aux communautés indiennes de reprendre en mains l'instruction de leurs enfants suivant des voies traditionnelles. Elles s'inscrivent en cela dans la lutte des peuples indiens pour retrouver leur auto-détermination par rapport aux systèmes américains.

"Autrefois nous contrôlions la production de notre nourriture, aujourd'hui nos familles sont conditionnées aux aliments pasteurisés, stérilisés. Le système scolaire nous dépouille de notre vie autant que le pain et le sucre que nous consommons. Ces conditionnements ont un effet débilisant sur les esprits et sur les corps de notre peuple. La fréquence du diabète, de l'hypertension, les carences nutritives, l'obésité, l'alcoolisme et autres maladies "civilisées" sont autant de pratiques génocidaires commises contre notre peuple." (Les chemins de la Survie)

En 1975, pour répondre à la demande croissante d'assistance et d'information des parents indiens, l'American Indian Movement crée la Fédération des Ecoles de la Survie. Les écoles de survie ont pour objectif la survie du peuple indien. Pour cela, elles ont conscience qu'il leur faut combiner deux mondes : le monde des indiens et le monde des blancs. Dans ce but elles apportent à l'enfant indien la sagesse traditionnelle de son peuple et la connaissance du monde occidental qui l'entoure. A l'école indienne, le jeune indien apprend son peuple, son histoire, sa culture, sa langue, sa vie passée et présente. Ainsi il prend conscience de son identité, de sa responsabilité vis à vis de son peuple, et développe la force spirituelle nécessaire pour résister aux pressions de la société blanche. Le jeune indien apprend à être fort et fier, à penser à un avenir meilleur pour lui... et pour ses futurs enfants ; ainsi le cercle de la nation indienne se reforme.

"Notre but est que nos enfants apprennent en participant à leur propre culture plutôt qu'en l'étudiant..."

Quoique les sujets enseignés à l'école soient à la fois modernes et traditionnels, les méthodes d'enseignement elles-mêmes sont basées sur la philosophie et la pensée indigènes.

Pour tous les cours, étudiants et professeurs se mettent en cercle. Souvent, le professeur se met au centre du cercle pour enseigner. Mais souvent aussi, ce sont les étudiants qui occupent le centre pour exprimer leurs idées. De cette façon un dialogue constant est maintenu entre professeurs et étudiants et entre les étudiants eux-mêmes...

Le cercle d'enseignement renforce le sentiment de famille et de communauté ainsi que le respect de soi...

L'étudiant apprend sa propre culture en y participant de l'intérieur. Il apprend que sa pensée et ses idées quand il sera adulte contribueront à la définition totale de sa nation et que sa vie fera partie de la vision que son peuple a du monde."

Extrait de la "Philosophie de la Petite Ecole Rouge"

A l'école indienne, le jeune indien apprend aussi le monde des blancs. Il apprend les matières fondamentales, la lecture, l'écriture, les mathématiques.

Il apprend aussi à se défendre dans cette société. Il apprend son droit à l'identité indienne dans le monde des blancs. Dès lors, la connaissance de la culture euro-américaine n'est plus un outil d'assimilation, elle est intégrée, d'une façon comparative et différentielle, à l'enseignement de la culture indienne.

En 1980, vingt écoles indiennes sont représentées à la Fédération des Ecoles de la Survie. Il existe des écoles dans les grandes villes comme "Le Coeur de la Terre" à Minneapolis ou "Le Retour à la Voie Rouge" à Toronto, et il en existe sur les réserves comme "Nous nous Souvenons" à Pine Ridge (Sud-Dakota) ou "L'Ecole de la Liberté" à Akwesasne (Etat de New York). Dans chacune de ces écoles de survie, l'enseignement correspond à des sujets d'étude et de réflexion qui reflètent l'expérience et les préoccupations des indiens dans la région où se trouve l'école.

Dans les écoles de Survie, l'éducation est totalement liée à l'environnement. Le jeune indien apprend à ouvrir les yeux sur le milieu où il vit. Que celui-ci soit rural ou urbain, il est alors en mesure de s'y débrouiller. Cette éducation revient au principe très ancien de l'enseignement traditionnel tel qu'il était pratiqué dans les sociétés tribales. C'est pour ces différentes raisons que l'expérience enseignée dans chaque école de survie est unique.

"Nous n'avons pas oublié la mobilité traditionnelle de notre peuple. Les communautés indiennes urbaines et les réserves ne sont pas des entités isolées. Les programmes doivent satisfaire les besoins des étudiants "permanents" aussi bien que ceux des enfants de passage." (Les chemins de la Survie)

Le ministère des affaires indiennes, ainsi que le BIA ont bien entendu refusé quelque appui que ce soit, à la création des écoles de survie, poursuivant ainsi un objectif séculaire qui est d'assimiler les nations indiennes en leur imposant une langue, une histoire et une culture qui leur sont étrangères. De toute façon les indiens n'auraient pas accepté les manoeuvres des "Affaires indiennes" :

"En ce qui nous concerne, nous n'attendons pas d'argent du gouvernement fédéral. Si nous voulons apprendre la vérité sur l'histoire du peuple Lakota et mettre en pratique notre droit de vivre selon nos voies traditionnelles, nous devons maintenir notre indépendance. Pour que le concept de notre souveraineté soit compris, nous devons avoir le contrôle total sur notre système d'éducation." (L'école nous nous souvenons)

Le financement des écoles de survie est assuré par des dons provenant d'indiens et de non-indiens, par des campagnes de soutien menées sur les réserves et dans les villes et par une contribution des familles.

Dans les écoles de survie, plusieurs programmes regroupent les étudiants selon leur âge, leurs capacités, et leurs centres d'intérêts. L'enseignement se fait aux rythmes choisis par les enfants. Le nombre des étudiants et des professeurs reste dans une proportion qui permet des relations personnalisées. Sur le plan académique, on étudie les maths, l'anglais, la géographie, l'éducation civique, l'histoire des mouvements sociaux...


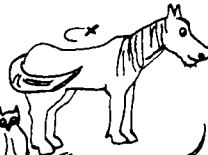










Sur le plan culturel, on apprend l'histoire des nations indiennes, leurs langues, les arts traditionnels, la peinture, etc... Mais tout n'est pas aussi cloisonné, les portes des classes sont toujours ouvertes et les élèves peuvent entrer et sortir librement. Les cours se font sous forme de discussions par groupe de cinq à dix élèves. Des fêtes et des cérémonies religieuses ont également lieu dans les écoles.

On étudie le monde des indiens ainsi que ses liens avec le milieu naturel. Les élèves ont de la sorte une meilleure vision de l'équilibre fragile de la nature et plus de respect pour les ressources naturelles.

"On apprend comment vivre dans la nature, comment préserver le blé, tuer un cerf pour vivre, faire un arc et des flèches, monter à cheval, vivre de maïs." (Philip Deer, médecine-man muskogee)

"Comment faire le sucre, ça fait partie de la survie ! Quelles plantes, quels légumes récolter pour survivre. Je crois que c'est l'essentiel. Apprendre à lire et à écrire, c'est vraiment bien... C'est très important mais ça ne fait pas survivre. Et que se passe-t-il lorsqu'il n'y a plus d'énergie? Il n'y aura plus d'emplois, vous pouvez être l'homme le plus instruit du monde et mourir de faim. On ne peut pas survivre lorsque la nourriture et l'énergie ont disparu, à moins de savoir déjà comment." (Jo Lyles)

ANIMAL MATCH

sqáxa7		owl
maw		horse
téqáxa7		dog
músmus		cat
skalúla7		deer
téí7		cow
pú7yácw		rabbit
míxalh		skunk
sqweyíts		mouse
swúwa		bear
éplaont		snake
naxwít		cougar

Extrait d'un livre réalisé par les indiens en langue Ucwalmicwis (Colombie Britannique) et en anglais, à l'usage des enfants.

Sur le plan de la survie, les deux mondes se retrouvent :

On étudie le monde des blancs, "le droit dans la rue, ce qu'il est indispensable de savoir pour survivre dans la société. Les étudiants apprennent quels sont leurs droits légaux, à quoi s'attendre de la part de la police par rapport à l'alcool, à la drogue, au vol, etc... C'est un programme qui les informe des conséquences de tel ou tel acte ; et s'ils décident de transgresser la loi, c'est en connaissance de cause, et de leurs droits en général." (Jo Lyles - Nations indiennes Nations souveraines)

Dans les écoles de survie, les enseignants sont des bénévoles sincèrement engagés et motivés pour le bien-être des enfants. Certaines personnes sont qualifiées, d'autres simplement jugées compétentes. En fait, chaque membre du personnel est un enseignant et un conseiller, en plus de ses autres activités. La participation des parents est très grande, ce sont eux qui composent les conseils d'administration. Les parents fréquentent les écoles en tant qu'enseignants ou en tant qu'étudiants. En effet, des programmes ont été créés pour accueillir les adultes, d'autres pour former les éducateurs.

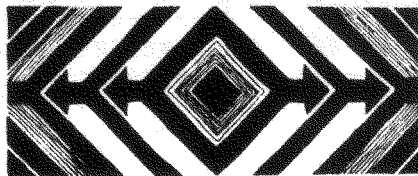
"Beaucoup suivent activement les cours d'éducation pour obtenir des diplômes, beaucoup viennent à un cours, le jeudi soir, sur "l'histoire et la philosophie" pour apprendre leur histoire, qu'ils ne connaissent pas tous."

Les anciens ne sont pas oubliés. Ils participent à l'éducation des enfants, comme ils le faisaient dans les sociétés traditionnelles. Leur apport se fait sous forme de légendes ou sous la forme d'un enseignement dans n'importe quel domaine de leur choix.

Ainsi la famille humaine des indiens reprend forme grâce à la participation des parents, des grands-parents, oncles, tantes, amis, visiteurs.

"Je crois qu'il va y avoir de plus en plus d'écoles de survie. J'espère, je prie pour que ça se passe comme ça, parce que c'est notre seule chance. Pour les indiens, et pour beaucoup de blancs aussi.

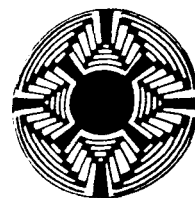
Il y a aussi des enfants blancs. Nous ne refusons personne. Je pense que d'autres nations, d'autres races vont commencer des écoles de survie, un apprentissage parallèle... Nous voulons le contrôle de nos vies. Nous ne pouvons pas être soumis à un système que nous ne comprenons même pas, que nous ne voulons pas, que nous n'avons jamais accepté." (- Nations indiennes Nations souveraines)



Nous présentons ici une interview de Simon Ortiz dont la traduction a paru dans le n° 70 d'Action Poétique, présentée par Mlle Florence Delay dans le cadre de son cours: "Textes et luttes des Indiens d'Amérique" à l'université de Paris 3. Au cours des prochains numéros, nous publierons des contes, des légendes et des mythes appartenant à diverses nations indiennes. Il nous a paru intéressant de commencer par cette interview parce qu'avec des mots simples, profonds, et beaucoup d'humour, Simon Ortiz explique mieux qu'avec une longue analyse ce que signifient les histoires pour les Indiens; sa façon affectueusement ironique de nous parler de Coyote-le-joueur-de-tours qui se piège lui-même en voulant piéger les autres est tout à fait savoureuse. Et le plaisir que nous trouvons dans cette saveur de la parole de Simon Ortiz, nous voudrions le partager avec vous.

POURQUOI ECRIVEZ-VOUS ? POUR QUI ECRIVEZ-VOUS ?

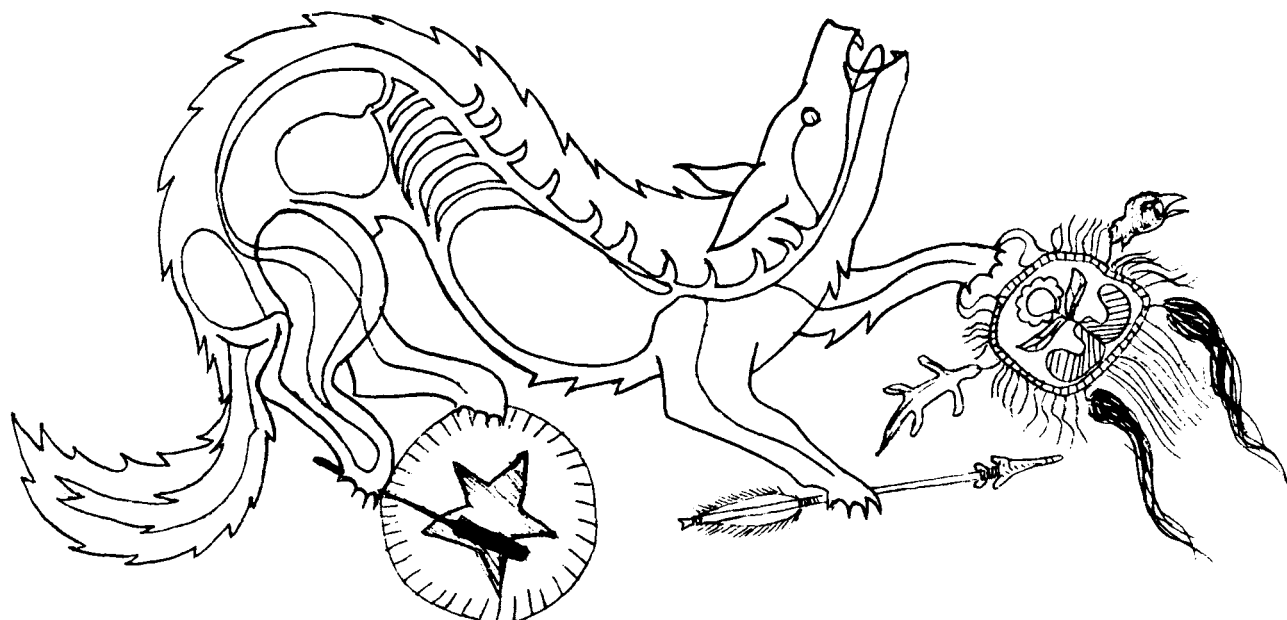
Parce que les Indiens racontent toujours une histoire. La seule façon de continuer est de raconter une histoire et c'est ce que Coyote dit. La seule façon de continuer est de raconter une histoire et il n'y a pas d'autre moyen. Vos enfants ne survivront pas si vous ne leur racontez pas quelque chose sur eux-mêmes — comment ils sont nés, comment ils sont venus à l'endroit où ils sont, comment ils y sont toujours.



POUR QUI ECRIVEZ-VOUS A PART VOUS-MÊME ?

Pour mon fils, pour ma femme, pour ma mère et mon père et pour mes grands-parents et après je renverse l'ordre de façon à avoir un bon voyage de retour à la maison.

Simon Ortiz : (poète d'Acoma Pueblo New Mexico)



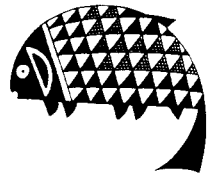


Vieux Coyote...

« S'il n'avait pas regardé en arrière,
tout aurait été O.K.

... comme il n'était pas supposé faire,
mais il l'a fait,

et dès qu'il l'eût fait, il perdit tout son pouvoir, sa force. »
Tu n'apprendras jamais n'est-ce pas ?



« ... vous savez, Coyote
est à l'origine et pendant tout le chemin
... il est la cause
des ennuis, des temps difficiles
que subissent les choses... »
« Pourtant il était à deux doigts
d'avoir la bonne vie.

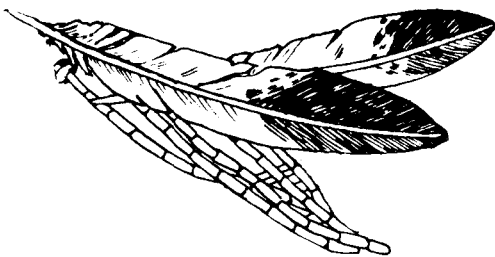
Mais il disait :

« Les choses sont trop faciles... »
évidemment il se vantait,
il baratainait surtout.
Homme existentiel
Coyote Dostoievski.

« Il était en route vers Zuni
pour se marier ce samedi là,
et en chemin
il rencontra des joueurs,
il y avait là beaucoup d'autres animaux.
Il s'assit
juste un moment, tu sais, persuadé,
tu sais comme il est, qu'il gagnerait
quelque chose.

Mais il a perdu

tout. Tout.
Et ça veut dire aussi sa peau, sa fourrure,
qui était un objet d'envie
pour tous les autres animaux.
Coyote avait la plus jolie,
la plus lustrée, la plus douce des fourrures
qui ait jamais existé. Et il perdit cela.
Alors des souris,
le trouvant qui tremblait dans le froid
près d'un rocher, eurent pitié de lui.
« Cette pauvre chose bien-aimée »,
dirent-elles, et elles rassemblèrent
quelques vieux bouts de fourrure



et les collèrent sur Coyote avec de la résine de pignon.
Et depuis il a conservé cette fourrure bigarrée,
tu sais, celle qui ressemble
à des morceaux de vieux manteau, c'est celle-là. »

Coyote, vieil homme, vagabond,
où vas-tu, homme ? Lève les yeux
et vois le soleil. Méprisé,
vieille couverture au fond d'un placard
dont personne ne veut.

« A la conférence de tous les animaux,
il y avait un oiseau avec des plumes d'un blanc
tellement pur... Les plumes étaient comme,
ah... comme si le soleil brillait sur elles
tout le temps, on pouvait les regarder
et on n'était pas blessé par leur éclat ;
c'était facile de regarder,
et c'était Corbeau. Il était assis
d'un côté du feu,
on nourrissait le feu avec des grosses bûches de pin,
et Corbeau était assis près du feu
du côté du vent, le vent soufflait de ce côté-là
... et Coyote était là ;

il était jaloux de Corbeau parce que
tous les animaux disaient, Wow,
regarde Corbeau, homme, mais regarde-le un peu,
en l'admirant. Coyote commença à envisager des combines,
il continuait à jeter des bûches dans le feu
et le vent continuait à souffler,
toute la nuit...

... Voyons, le sujet de la conférence était
de décider les saisons,
quand elles devraient avoir lieu,
et il fallut longtemps pour décider...
Et quand ce fut terminé, Corbeau était recouvert
entièrement de suie, la suie la plus noire
des bûches de pin,
et il a toujours été comme ça depuis. »

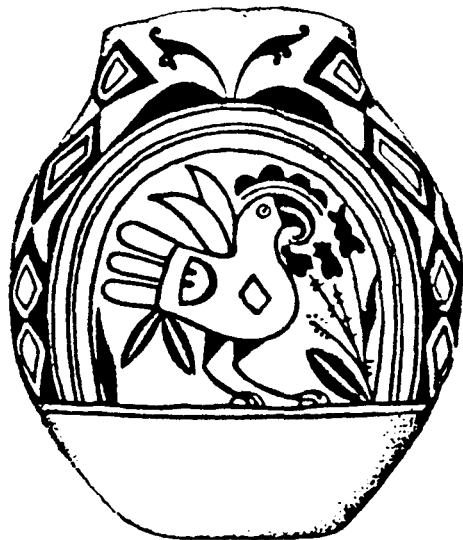
« Eh oui, ce fut la conférence
au cours de laquelle on décida que l'Hiver
aurait lieu quand les poils des chiens allongent.
Chien dit, « je pense que l'Hiver devrait arriver
quand mon poil allonge ». Et
on convint qu'il en serait ainsi. Je suppose
que c'est parce que personne n'avait une meilleure raison.

Qui ? Coyote ?

Oh, oh oui, la dernière fois...
quand était-ce... je l'ai vu c'était quelque part
entre Muskogee et Tulsa,
se dirigeant vers Tulsa je pense, avançant tout simplement
Il marchait vers un fourré de jeunes chênes,
juste de l'autre côté de la colline il y avait un ruisseau.
Il arriverait probablement à Tulsa dans deux jours,
il boirait un peu de vin,
il fera gilgili aux bébés Pawnee,
dormira au bord de la rivière Arkansas,
l'écouterait un petit moment,
... j'espère qu'il ne pleuvra pas,
que la rivière ne va pas déborder.
Il reviendra. Ne vous en faites pas.

LA POESIE INDIENNE

Voici deux poèmes indiens, l'un de chasse, l'autre d'hommage au ciel et à la terre. En fait, plutôt que de poèmes, nous devrions parler de chants. Le chant faisait partie intégrante de la vie quotidienne, il était un intermédiaire entre l'Indien et les forces de la nature; il était Pouvoir, filet de mots magiques capable de saisir dans ses mailles le grand mystère de l'Univers. On ne connaît pas les noms -ou très rarement- des créateurs de ces chants. Si on les avait relevés, on en aurait certainement réuni un très grand nombre, car chaque homme, chaque femme, était encouragé à créer les siens propres. Le chant pouvait aussi être celui du groupe. Les chants indiens ne nous sont pas tout à fait accessibles, car ils appartiennent à un contexte culturel et social qui leur donne leur signification particulière; de plus, en dehors de ce contexte, il nous est difficile d'en saisir le symbolisme, puisqu'"un mot peut-être le symbole d'une idée complète qui, en anglais, nécessiterait une phrase entière pour être exprimée." (A Grove Day) Mais restriction faite, il demeure que la force d'émotion contenue dans ces chants-poèmes, leur beauté et aussi, bien souvent, leur humour peuvent trouver des échos en nous, et nous toucher au-delà même de notre rationalité.

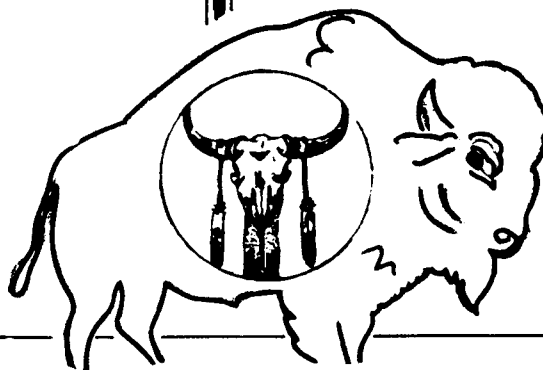


(Pueblo)- CHANT DU METIER DE TISSERAND DU CIEL

ô notre Mère la Terre, ô notre Père le ciel,
nous sommes vos enfants; et le dos courbé par la fatigue,
nous venons vous donner les présents que vous aimez.
Alors tissez pour nous un vêtement de clarté.
Puisse la chaîne être la lumière blanche du matin;
puisse la trame être la lumière pourpre du soir;
puissent les franges être la pluie tombant;
puisse la bordure être l'arc-en-ciel étalé.
Ainsi tissez pour nous un vêtement de clarté,
que nous puissions nous rendre à l'heure propice
là où les oiseaux chantent;
que nous puissions nous rendre à l'heure propice
là où l'herbe est verte,
ô notre Mère la Terre, ô notre Père le Ciel.



You, you Caribou
 Yes you
 Long legs
 Yes you
 Long ears
 You with the longneck hair
 From far of you're little as a louse
 Be my great swan, fly to me
 Big bull
 Caribou-bou-bou-bou
 Put your footprints on this land
 This land I'm standing on
 Is rich with the plant food you love
 See, I'm holding in my hand
 The reindeer moos you're dreaming of
 So delicious, yum,yum,yum
 Come,Caribou, come
 Come on, move them bones,
 Move your legbones backs and forth
 and give yourself to me
 I'm here
 I'm waiting
 Just
 For
 You
 You, you, Caribou
 Appear! Come here!



Toi, toi Caribou
 Oui toi
 Longues jambes
 Oui toi
 Longues oreilles
 Toi à la crinière abondante
 De loin tu es aussi petit qu'un pou
 Sois mon grand cygne, vole à moi
 Grand mâle



 Caribou-bou-bou-bou
 Marque cette terre de l'empreinte de tes pieds
 cette terre où je me tiens
 Est riche de l'herbe dont tu es friand
 Regarde, je la tiens dans ma main
 L'herbe si tendre dont tu rêves
 Si savoureuse, yum, yum, yum
 Allez viens, secoue-toi
 Mets les os de tes jambes en mouvement
 Et viens t'offrir à moi
 Je suis là
 J'attends

 Pour
 Toi
 Seul
 Toi, toi Caribou
 Apparais!
 Allez, viens!



DANS LA CHASSE, s'établit une relation d'intimité entre l'animal et le chasseur, un jeu de séduction mortel où les mots du chant ont un pouvoir sur l'esprit de l'animal. Celui-ci ne meurt pas en victime, il vient s'offrir au chasseur qui l'attend et dont il aime les paroles. Ainsi la dignité de l'animal est-elle respectée et sa mort devient-elle un acte sacré. C'est avec amour et reconnaissance que l'on traite sa dépouille, et le gaspillage, dans ce contexte, devient moralement intolérable.

Nous avons lu :



ELAN NOIR (Black Elk speaks)



: les Mémoires de Hehaka Sapa recueillies par John Neihard.

Tout d'abord, la traduction d'un texte paru dans Akwesasne Notes de 1973:

" Lincoln, Nebraska- Un des livres que les jeunes Indiens désirant revenir à la vie traditionnelle lisent le plus est "Elan Noir", une traduction des paroles d'un saint homme Lakota. Ironiquement, l'homme qui a écrit ce livre, John Neihard, pense que la culture indienne est morte : "Il n'y a aucun moyen de préserver la culture indienne en tant que culture vivante et active", dit-il. Il a maintenant 91 ans et se trouve considéré comme le poète "lauréat" du Nébraska. Il ajoute : "la seule façon de le faire, c'est en tant qu'objet de curiosité, comme dans un musée". Neihard a écrit de nombreux livres sur les Indiens des Plaines et les autres érudits le considèrent comme le plus compétent en ce qui concerne la connaissance de la culture indienne. Et cependant, il affirme ne rien savoir du récent mouvement militant de quelques-uns des plus jeunes Indiens /: "J'ai toujours travaillé avec les personnes âgées, les détenteurs d'une culture mourante. Je voulais comprendre et préserver cela pour d'autres avant qu'il ne soit trop tard. J'ai cessé de m'associer aux Indiens lorsque l'ancienne génération est morte". Il dit aussi ne pas savoir comment aider les Indiens dans l'Amérique moderne: "Ils doivent être assimilés par notre culture; ils n'ont aucun moyen d'exister en tant que représentants d'une culture séparée au sein d'une civilisation dominée par l'homme blanc. Je pense qu'ils voudraient s'assimiler, s'ils étaient traités correctement. Ils sont des personnes et vont avec nous." Neihard n'est pas un défenseur des cultures indiennes face à l'homme blanc marchant vers l'ouest: "C'est toujours ainsi, lorsqu'une civilisation se met en mouvement. La grande masse des gens bouge et il y a toujours du changement". (Remerciements à Tim Ahern écrivant pour l'Associated Press)- A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, des intellectuels blancs sont allés au chevet des civilisations indiennes afin de recueillir leur dernier soupir. Ce travail de fossoyeur et de vampire qui fait que d'une part on extermine un peuple et que d'autre part on ne veuille surtout pas perdre la moindre miette de ce qu'il pourrait nous donner avant de rendre l'âme, est considéré comme une abomination quand il est le fait d'individus (ne punit-on pas comme criminel celui qui tue un proche pour lui voler son héritage?) et comme un acte respectable lorsqu'il est le fait de notre société. Cependant, Neihard et Curtis se sont trompés: les Indiens sont toujours vivants, et ils refusent l'intégration. Pour eux, le "mouvement" qui est responsable de la tentative d'extermination qu'ils ont subie ne va pas de soi et ils laissent le fatalisme historique redonner bonne conscience à moindre frais aux occidentaux. Et dans ce contexte, les paroles d'Hehaka Sapa ne sont plus les derniers mots d'un moribond sans descendance. Elles sont au contraire la voie qui ramène au Passé pour reprendre en main le Futur. Aussi vous présentons-nous un extrait de la Grande Vision de Héhaka Sapa, en espérant que cela vous mettra l'eau à la bouche, vous donnera grande envie de découvrir une pensée riche, profonde, vivante et vivifiante.



("C'était l'été de mes neuf ans, et les gens se déplaçaient lentement vers les Montagnes Rocheuses. Nous campions un soir dans une vallée à côté d'un petit ruisseau, juste avant qu'il ne se jette dans le Greasy Grass; il y avait un homme du nom de Hanche d'Homme qui m'aimait bien et qui m'a demandé de venir manger sous son tepee.

Pendant que je mangeais, une voix vint et me dit : "C'est le moment, maintenant, on t'appelle!" La voix était si forte et claire que je l'ai crue, et je pensais que je devais justement aller là où elle voulait que j'aille. Ainsi je me levai et partis. Comme je sortais du tepee, mes deux cuisses commencèrent à me faire mal et, soudain, ce fut comme si je sortais d'un rêve, et il n'y avait plus de voix. Aussi je revins au tepee, mais je ne voulus plus manger. Hanche d'Homme me regarda d'une drôle de façon et me demanda ce qui n'allait pas. Je lui dis que j'avais mal aux jambes.

Le jour suivant, le camp se déplaça vers l'endroit où les différentes bandes de notre peuple se rassemblaient. Je fis le voyage en traivois parce que j'étais très malade. Mes jambes et mes bras étaient très enflés et mon visage tout bouffi: quand nous avons de nouveau campé, j'étais allongé dans notre tepee et mon père et ma mère étaient assis près de moi. Je pouvais voir à travers l'ouverture et là, deux hommes venaient des nuages, tête la première, comme des flèches tombant obliquement, et je sus que c'étaient les mêmes que ceux que j'avais vus auparavant. Chacun, maintenant, portait une grande lance de la pointe de laquelle un éclair jaillissait. Ils vinrent tout près du sol, cette fois-ci, se tinrent un peu éloignés, me regardèrent, et me dirent : "Dépêche toi, viens, tes grands-pères t'appellent!" Alors ils se retournèrent et quittèrent le sol, comme des flèches lancées droit de l'arc. Quand je me levai pour les suivre, mes jambes ne me faisaient plus mal, et j'étais très léger. Je sortis du tepee; là-bas où allaient les hommes avec les flèches enflammées, un petit nuage arrivait très vite. Il vint se pencher, me prit et retourna là d'où il venait, en volant très vite.

Soudain, il n'y eut plus rien qu'un monde de nuages; et tous trois nous étions seuls au milieu d'une grande plaine blanche, avec des collines et des montagnes neigeuses qui nous fixaient. C'était vraiment tranquille, mais il y avait des chuchotements. Alors les deux hommes se parlèrent et dirent : "Regarde-le l'être à quatre jambes!" Je regardai et vis un cheval bai, debout, là, et qui commença à parler: "Regarde-moi, dit-il, et tu verras l'histoire de ma vie"! Alors il tournoya aux environs de l'endroit où le soleil descend, et il dit : "Regarde-moi, tu verras leur histoire." Je regardai, et il y avait douze chevaux noirs de front, avec des colliers de sabots de bison; ils étaient beaux, mais j'étais effrayé, car leurs crinières jetaient des éclairs et il y avait du tonnerre dans leurs naseaux.

Alors le cheval bai se tourna vers le grand géant blanc (le nord) et dit : "Regarde!" Et il y avait douze chevaux blancs de front. Leurs crinières flottaient comme un blizzard et de leurs naseaux sortait un rugissement; et tout autour d'eux des oies blanches s'élevaient et décrivaient des cercles. Ensuite le cheval bai se tourna vers l'endroit où le soleil brille tout le temps et m'ordonna de regarder: il y avait douze chevaux alezans aux colliers de dents d'élangs qui se tenaient de front, avec des yeux jetant une lueur vacillante comme l'étoile du matin, et des crinières de la lumière de l'aube. Alors le cheval bai se tourna encore une fois pour regarder vers l'endroit auquel on fait toujours face (le sud) et, là-bas, se tenaient, de front, douze chevaux beige avec des cornes sur la tête et des crinières qui vivaient et poussaient, comme des arbres et des herbes (...)



KAHONNES ✧





THE LITTLE BIG MAN

Ce film a marqué un tournant dans l'histoire du Western parce qu'il s'attaque à un des mythes les plus importants aux Etats-Unis : le Général Custer, qui est montré sous son aspect de bourreau sadique, dérisoire et ridicule. Pour les Américains, quand Custer s'attaquait à des Indiens désarmés, à l'aube, en majorité des femmes, des enfants et des vieillards, exterminant tout ce qui bougeait y compris le bétail -comme à Sand Creek- , il s'agissait d'une "bataille" ; mais quand le même Custer à la tête de 300 hommes s'attaquait dans sa folie meurtrière, à un regroupement des camps de plusieurs Nations et que, rencontrant cette fois-ci des guerriers prêts à mourir pour sauver les leurs, il est vaincu, on nomme cela un "massacre". Ce film a eu le mérite de montrer les événements tels qu'ils avaient été; celui aussi, à travers les paroles et les actions d'un vieux chef Cheyenne (joué par Chief Dan George) de présenter la vision indienne du monde de façon positive. Lors de sa sortie, des Indiens lui ont cependant reproché d'avoir tourné en ridicule l'un des personnages indiens qui devient un "contraire" (Les Contraires étaient des Indiens qui, à la suite d'une vision, accomplissaient leur moindre action à l'envers : ils s'engageaient ainsi aux yeux de tous à ne jamais reculer devant l'ennemi, quel que soit le danger. Ils sacrifiaient leur vie pour la sécurité de leur communauté. Dans Little Big Man on ne montre que l'aspect, l'extérieur étrange du Contraire, représenté par un personnage qui vient déjà d'être dévalorisé au début du film; ainsi est rendu grotesque de par l'extériorité même du regard du spectateur, un engagement qui provoquait au contraire un profond respect chez les Indiens.) Ceci étant dit, si vous allez voir ce film avec un oeil critique, vous passerez un très bon moment, car il est drôle et présente une image assez exacte (bien que criticable à plusieurs égards) de la vie des Indiens Cheyenne au siècle dernier. Peut-on demander plus au cinéma américain? On peut se demander si la seule chance d'avoir un bon film sur les Indiens ne serait pas que ceux-ci aient les moyens de le tourner eux-mêmes...

UN HOMME PARMIS LES LOUPS



(D'après le livre de Farley Mowat : "Mes Amis les Loups")

Ce film présente des caractéristiques semblables à celles du précédent, dans le sens où l'humour y est omniprésent et où le héros est un blanc amené un peu par hasard à rencontrer des autochtones (ici des Inuit) et à les apprécier. Le livre est excellent, l'humour décapant du début à la fin, et on y trouve, ce qu'il n'y a pas dans le film, une remise en cause par Farley Mowat de la conviction que seuls les "savants" détiennent la vérité: les Inuit lui parlent des loups et lui expliquent leurs attitudes, leur comportement et leur langage tels qu'ils les ont observés et compris intimement. Mais lui remet toujours en cause leurs paroles jusqu'à ce qu'il en ait la confirmation à travers des évidences incontournables, ou de la bouche d'un "scientifique" bon teint. A la fin, le doute naît en lui : pour quelle raison s'obstine-t-il à ne pas croire les Inuit, alors qu'ils ne l'ont jamais trompé? Pourquoi se fier davantage à un scientifique, alors que lui-même remettait en cause une partie de leur savoir? Dans le film, rien de cela; bien sûr, on y voit un très beau couple d'anciens suivre la voie traditionnelle, mais on y voit -comme par hasard- et qui n'existe pas dans le livre de Farley Mowat, un jeune Inu qui trahit son âme, son passé et le héros de l'histoire pour s'acheter un dentier et pouvoir séduire les femmes blanches... L'écologiste, le protecteur de la nature, c'est ce dernier, le blanc : on n'en attendait pas moins d'une production Walt Disney. Lisez le livre, vous passerez de bons moments; le seul avantage du film est la beauté fabuleuse des images et le regard inoubliable de ce vieux couple Inuit.

(Danielle)



Vous venez de lire le premier numéro de "Nitassinan".

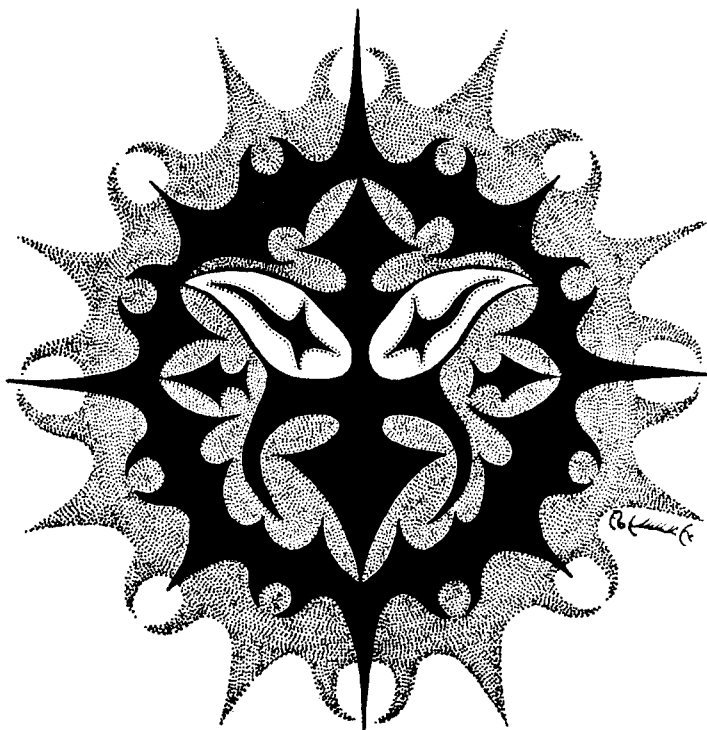
Peut-être vous a-t-il paru intéressant? Peut-être avez-vous des critiques, des suggestions, des questions à nous poser, un supplément d'informations à nous demander? Peut-être pouvez-vous nous aider? N'hésitez pas, écrivez-nous!

Nous souhaitons faire paraître les prochains numéros selon une périodicité trimestrielle, ce qui veut dire que le numéro 2 paraîtra en janvier.

La publication d'un nouveau journal est toujours une grande aventure; nous vous demandons de la vivre avec nous:

- en faisant connaître "Nitassinan" autour de vous;
- en nous commandant plusieurs numéros que vous diffuserez auprès de vos amis;
- en vous abonnant, ce qui sera pour nous le plus grand des encouragements.

Très sincèrement, merci!



BULLETIN D'ABONNEMENT A RECOPIER:

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour 4 numéros annuels:

-abonnement ordinaire: 100 F

-de soutien: à partir de 150 F

-étranger: 150 F

-Soutient le travail de diffusion en commandantexemplaires:

-à partir de 5 exemplaires: 22 F pièce

-à partir de 10 " : 20 F "

Ci-joint: un chèque deF (libellé à l'ordre de CSIA- 3,rue CLAVEL
75019 PARIS

Date:

Signature:



"NISHASTINAN
NITASSINAN"

(Notre terre, nous l'aimons et nous y tenons). Ces paroles en Innu expriment mieux qu'un long discours la philosophie et le sens de la lutte que mènent les Peuples Indiens des Amériques. Au siècle dernier Seattle disait: "la Terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la Terre." Cette façon de concevoir le Monde, parce qu'elle est radicalement différente de la nôtre, nous interpelle. Les nouveaux arrivants sur les terres baptisées "Amériques" ont refusé d'entendre la parole des Peuples autochtones. Par son existence même, et la différence qu'elle exprime, cette parole ouvre une brèche dans les systèmes de valeurs importés qui se trouvent relativisés. Peut-être pouvons-nous maintenant entendre cette parole, en dehors de tous préjugés et de tous stéréotypes réducteurs? C'est dans ce but que nous publions cette brochure; que cette parole soit connue, comprise et reconnue pour ce qu'elle est. Dans ce premier numéro vous trouverez donc une présentation de la lutte et de la vision du monde de ceux que l'on a appelés "Indiens d'Amérique du Nord", à travers des analyses, des mini-dossiers sur les Ecoles de Survie et Léonard Peltier, des contes, des poèmes et bien d'autres choses encore... Nous vous souhaitons bonne lecture.

